

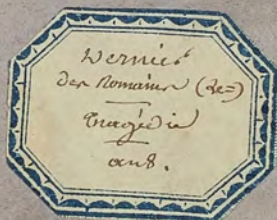
# THÉÂTRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou



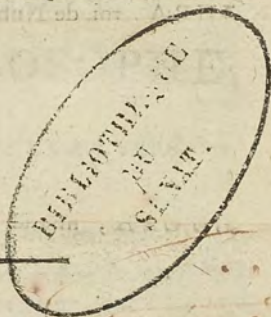
REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



LE DERNIER DES ROMAINS,  
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.



A PARIS,

Chez les Libraires du Palais-Égalité.

AN VIII. (1800.)

*1801*

---

LE DERNIER DES ROMAINS.

*P E R S O N N A G E S.*

CATON.

PORCIUS, }  
MARCUS, } fils de Caton.

SEMPRONIUS, }  
LUCIUS, } Sénateurs.

JUBA, roi de Numidie.

SYPHAX, général des Numides.

DECIUS, envoyé de César.

BALNUS, chef des révoltés.

FULVIA, fille de Caton.

LUCIA, fille de Lucius.



---

## P R É F A C E.

L'AMOUR théâtral (1) est une exaltation de tendresse, que les mœurs des Romains ne comportent guère. Leur férocité originelle, entretenue par des institutions toutes guerrières, les rend peu propres à éprouver

(1) Lorsque je m'imaginai de m'approprier le *Caton* anglais, je ne savais pas que Voltaire avait condamné d'avance tout ce qu'on pouvait faire d'après ce modèle, et prononcé que le bon goût s'opposait chez nous à ce que l'on souffrît de l'amour dans un sujet aussi sévère. L'autorité d'un si grand maître a prévalu et prévaudra sans doute contre toutes mes raisons: j'en ai pourtant une assez spécieuse et qui va droit à ceux qui s'opposent à ce que j'obtienne les honneurs de la représentation. Ils se plaignent que le mauvais goût domine dans le public d'aujourd'hui; si ce même mauvais goût domine aussi dans ma pièce, il n'y a pas là de quoi lui ôter l'espoir du succès. Le spectateur, aussi ignorant que l'auteur, ne serait pas plus informé que lui de la décision de Voltaire contre la tragédie d'Adisson, il se laisserait aller à l'intérêt dont elle n'est pas tout-à-fait privée, il se laisserait élever et échauffer l'ame par la vertu de Caton: il admirerait, il connoîtrait, il sentirait le noble amour de la patrie dont elle est pleine, et dont l'autre n'est ici que le passe-port.

rien de pareil. L'assujettissement d'un sexe à l'autre, la toute-puissance des pères sur leurs enfans, sont des barrières fatales qui coupent court à tout; et l'étrange loi de l'esclavage achève de pervertir chez eux la nature et de repousser loin de leurs cœurs l'heureux sentiment.

Que ne devons-nous pas aux poètes sensibles qui savent nous le faire goûter, qui nous élèvent aux régions célestes, par ce même qui nous rapproche le plus de la terre, qui établissent entre les deux sexes un culte mutuel fait pour les soustraire à l'empire trop immédiat des sens, et développer dans nos ames le germe de toutes les affections heureuses?

N'est-ce pas l'amour qui apprivoisa nos féroces ancêtres, qui rendit nos guerres moins barbares, nos gouvernemens plus humains, et qui a peut-être le plus contribué à la civilisation de l'Europe? Il n'amollit pas les courages, j'en atteste nos anciens chevaliers. Ce n'est pas pour l'avoir ignoré que les Romains furent braves et magnanimes; mais c'est pour ne l'avoir pas assez



connu qu'ils tombèrent si rapidement de l'austérité dans la dépravation.

Quand ils eurent perdu de vue la charrue, cet heureux préservatif de la vertu des peuples, il ne leur en resta plus d'autre que la guerre. Ils s'étaient mis dans la nécessité de ne pas prendre un instant de relâche, ils n'existaient que pour les combats, ils n'étaient tempérans de plaisir que pour mieux s'enivrer de carnage. Dès que l'univers eut plié et qu'ils cessèrent d'être en présence de l'ennemi, ils n'eurent plus de frein, ils ne s'illustrèrent plus que par leurs excès. Incapables du genre de plaisir que nos théâtres nous offrent, on ne pouvait amuser leur barbare loisir que par du sang. Les gladiateurs étaient leurs spectacles favoris; l'arène, où l'on faisait dévorer des malheureux par les bêtes, était le lieu de divertissement du peuple de Rome.

Faut-il tant nous blâmer d'avoir d'autres goûts, de connoître d'autres plaisirs?

Le but essentiel du théâtre est de substituer un amusement honnête aux amusemens dangereux, qu'inventerait l'oisiveté des grandes villes. En faire une école d'esprit.

public , de morale et de bon goût , est une perfection à laquelle il faut tendre : mais la première, l'indispensable loi de l'art dramatique est de plaire ; l'auteur doit savoir amuser , avant d'oser instruire ; c'est un maître à qui son disciple échappe , s'il ne le flatte et ne le caresse sans cesse.

Je ne me dissimule pas la force du reproche qu'on me fait , je sens quelle atteinte c'est porter à ce nom seul de Caton d'en rapprocher le mot d'amour ; je sens combien il est peu séant aux enfans d'un tel père d'être occupés d'affaires de cœur dans la crise la plus fatale à leur patrie ; cela choque le bon sens autant que le bon goût. Mais quoi ! Est-il une seule pièce dont l'action puisse supporter un instant d'examen sérieux ? Quelle est l'inconvenance que la scène n'admette pas , même en France où elle est le plus châtiée ? Le spectateur y souffre tous les jours des choses qui outragent non-seulement la raison , mais l'humanité et la nature , qui n'ont , pour commun sauf-conduit , que la Fable , la production la plus déréglée de l'esprit de l'homme ; il consent qu'on passe



toutes les bornes en fait de haine , de jalousie , de vengeance , en fait de tout ce qui est atroce : et vous voulez qu'il soit moins indulgent pour une passion qui ne va jamais sans vertu , pour une passion qui exalte le cœur et modère les sens , pour cette illusion précieuse qui annoblit une moitié du genre humain aux yeux de l'autre , et la dédommage si éminemment de sa foiblesse !

Je conviens , dis-je , que le plan que j'ai adopté pèche gravement contre le caractère historique ou supposable des personnages , et j'avoue de plus qu'il est très-compiqué ; mais la conception en est ingénieuse , il donne lieu à des scènes intéressantes , et je soutiens que tout est bon au théâtre de ce qui peut plaire sans offenser la morale publique.

Que l'on fasse donc trêve un instant à des lois trop sévères ; que l'on pardonne à l'auteur un vice de fond et d'origine qui n'est pas de lui ; il restera dans le détail assez de défauts qui lui sont propres. C'est un ouvrier inexpert qui s'est imposé une tâche au-dessus de ses forces , c'est une entreprise

reconnue trop tard téméraire. Mais quelles que soient les imperfections que l'on doit nécessairement (1) trouver dans cet ouvrage, ceux qui connoissent la difficulté des choses ne lui refuseront pas quelque mérite.

(1) Une pièce qui n'a pas été jouée a un désavantage immense. Outre les observations des comédiens qui sont assez bons juges, du moins pour les mots, il n'y a que la répétition qui puisse faire sentir à l'auteur l'effet et l'enchaînement des scènes, qui puisse lui faire apercevoir les endroits où le dialogue languit, et rendre frappant ce qu'il peut y avoir de faux dans le langage de la passion.

*La Scène est à Utique, dans le Palais  
du Gouverneur.*



---

LE DERNIER  
DES ROMAINS;  
TRAGÉDIE.

---

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORCIUS, MARCUS.

PORCIUS.

**J**E croyais que mes yeux voyaient enfin l'aurore :  
Clarté que je redoute et pourtant que j'implore,  
Elle a peine à chasser les ombres de la nuit,  
On dirait qu'à regret ce jour funeste luit.

Grand jour, jour à jamais mémorable pour l'homme,  
Tu portes les destins de Caton et de Rome. . . .  
Que dis-je, César vient, et, d'un nouveau succès,  
Peut-il manquer de voir couronner ses forfaits ?  
La fortune, toujours à ses armes fidelle,  
A-t-elle donc cessé de nous être cruelle ?

2 LE DERNIER DES ROMAINS,

A sa fureur il faut que tout soit immolé :  
Pour le faire régner que de sang a coulé !  
Eh quoi ! l'ambitieux a-t-il le privilège  
De joindre incessamment le meurtre au sacrilège ?  
De couvrir cent climats de carnage et de deuil ,  
D'élever à tout prix un trône à son orgueil ,  
D'anéantir des lois la précieuse trace ,  
Et de braver les dieux qu'étonne son audace ?

M A R C U S.

Tu portes un cœur froid, trop heureux Porcius ,  
Tu sens peu la fureur qui consume Marcus :  
Parjure à tout serment , trahison , tyrannie ,  
Tout, mon frère , avec calme à tes yeux s'apprécie.  
Mais, pour moi tout me trouble et l'esprit et les sens ,  
De funestes objets me sont toujours présents :  
Pharsale , incessamment , vient s'offrir à ma vue ,  
Plaine où s'ensevelit la liberté vaincue ,  
Elle est jonchée encor de sénateurs romains !  
Dans leur sang il trempa ses parricides mains !  
Je le vois triompher , j'aperçois son sourire  
Insulter la patrie au moment qu'elle expire ;  
Je l'entends outrager ses généreux amis :  
Il fait des plus grands noms l'objet de ses mépris ,  
Il parle de Caton avec irrévérence ...  
Et je n'en puis tirer une illustre vengeance !  
Je ne puis immoler à ma juste fureur  
Celui qui , sur nos fers , élève sa grandeur !

P O R C I U S.

De trouble, de remords , et d'horreur trop remplie,



Cette grandeur, mon frère, est peu digne d'envie.  
Que nos yeux soient plutôt attachés sur Caton ;  
Son sort ajoute même à l'éclat de son nom :  
Plus ses revers sont grands, plus on admire l'homme  
Qui soutint constamment la dignité de Rome ;  
Qui, des fureurs du crime, en tous lieux poursuivi,  
Se montre libre, encor, quand tout est asservi.

M A R C U S.

Eh ! que peut la vertu de ce généreux père  
Contre les légions du maître de la terre ,  
Contre un peuple qui hait notre antique vertu ,  
Qui respecte et chérit le joug qu'il a reçu.  
Par ce sénat désert et ce reste d'armée ,  
Une nouvelle Rome est-elle ici formée ?  
Quel espoir reste-t-il ? De quoi se flatte-t-on ?  
Quand Rome et les Romains abandonnent Caton ;  
Ces vénales alliés, ces barbares Numides  
Ont-ils promis, dis-moi, de n'être pas perfides ?  
Sur le secours des dieux te reposerais-tu ?  
Le ciel protège-t-il le crime ou la vertu ?  
S'il est pour l'un des deux, n'est-ce pas pour le crime ?

P O R C I U S.

Ton cœur avouerait-il ce que ta bouche exprime ?  
O mon frère, ô Marcus, n'accusons pas les dieux.  
Eh bien ! n'est-ce donc rien d'être juste à leurs yeux ?  
Bonheur du malheureux, consolant témoignage ,  
Qui de la vertu seule est le noble apanage ;  
Ne nous en privons point, c'est-là l'unique bien

4 LE DERNIER DES ROMAINS,

Qui nous reste et sur qui le sort ne puisse rien :  
Non, des méchans, Marcus, le ciel n'est pas complice ;  
Nos revers ne font point de tort à sa justice.  
C'est pour nous éprouver que sont faits les malheurs ,  
C'est dans l'adversité que brillent les grands cœurs.

M A R C U S.

On peut parler ainsi , ce langage est facile ,  
Quand on a , comme toi , le cœur libre et tranquille.  
J'en appelle mon frère à qui peut concevoir  
Ce que c'est que d'aimer et d'aimer sans espoir.  
Aux malheurs des Romains ( puisqu'il faut te le dire ) ,  
L'amour se joint encor , pour causer mon délire.

P O R C I U S.

( *à part.* )

Mon frère est mon rival , je n'en peux plus douter...  
Ah ! je n'espère rien , mais je veux tout tenter.

( *Haut.* )

C'est-là ce qui pouvait abattre ton courage ,  
C'est l'amour qui parlait ce coupable langage ,  
Je n'en suis plus surpris : l'effort sera plus grand :  
Et ton triomphe aussi sera plus éclatant.  
Vaincre son propre cœur , vaincre un penchant qui flatte ,  
C'est à quoi , cher Marcus , la grandeur d'âme éclate ;  
C'est par-là , désormais , que le fils de Caton  
Peut s'entendre nommer sans rougir de son nom.

M A R C U S.

Etranger à l'ardeur dont mon ame s'enivre ,



Tu crois pouvoir calmer le trouble où je me livre;  
Et tes cruels avis aigrissent ma douleur.  
Mon frère, ordonne-moi, par les lois de l'honneur,  
De chercher, au milieu de l'armée ennemie,  
Un trépas mémorable, un trépas que j'envie;  
Et tu verras, pour lors, si Marcus est trop lent  
À suivre les conseils de son généreux sang.  
Sais-tu combien l'amour, à vaincre est difficile ?  
Contre lui la raison est une arme inutile :  
Dès qu'en nous une fois ce feu s'est allumé,  
Aux autres sentimens notre cœur est fermé.  
Il n'est plus, désormais, d'intérêt qui nous lie,  
A peine entendons-nous la voix de la patrie.  
L'amour, le seul amour est ma vie aujourd'hui,  
Il circule en mon sang et j'existe par lui.

## P O R C I U S.

Dans ton transport, du moins, souffre que je contemple  
Et t'offre, de Juba, le généreux exemple;  
Cet étranger, Marcus, nous montre des vertus,  
Que, chez bien des Romains on ne trouverait plus :  
Il est amant, tu sais qui s'en voit adorée;  
Mais par un noble effort, sa flamme est modérée,  
Contre de vains desirs il maîtrise son cœur,  
Il sait qu'il faut d'abord s'attacher à l'honneur :  
On voit dans ses regards l'ardeur qui le tourmente ;  
Mais il sait mettre un frein aux accès qu'elle enfante ;  
Il brûle, il se consume et se tait cependant.  
Ce prince est-il moins fier et d'un sang moins ardent ?  
Ou le fils de Caton, à l'africain barbare,

6 LE DERNIER DES ROMAINS,

Laisserait-il le prix d'une force plus rare ?  
Dans ces momens de deuil , sa timide vertu  
Céderait à l'amour , sans l'avoir combattu !  
A César il irait montrer de la faiblesse !

M A R C U S.

Poursuis, frère cruel, cherche un trait qui me blesse,  
Condamne, désespère, accable un malheureux...  
Il ne manque donc rien à mon destin affreux !

P O R C I U S.

Je déplore une flamme, ici peu glorieuse,  
Je rappelle à l'honneur une ame généreuse.

M A R C U S.

Ah ! sache, seulement, avoir pitié de moi.

P O R C I U S.

Que dis-tu , cher Marcus ? Je souffre autant que toi ;  
Contre mes vains discours , mon propre cœur réclame,  
Et je le sens brûler de l'ardeur qui l'enflamme.

M A R C U S.

Une telle rigueur, tant de sévérité,  
Dans un frère, un ami sur qui j'avais compté !

P O R C I U S.

Il sent, il apprécie une amitié si chère :  
S'il pouvait adoucir le destin de son frère ;  
S'il pouvait le servir , il serait trop heureux.



MARCUS.

Je t'ai toujours trouvé sensible et généreux ;  
Fais grace , Porcius , fais grace à ma faiblesse ,  
Ce que je veux de toi , c'est ta seule tendresse ,  
C'est d'épargner , de plaindre un profond désespoir...  
Voici Sempronius... Ne lui laissons rien voir.

SCÈNE II.

PORCIUS , SEMPRONIUS.

SEMPRONIUS (*se croyant seul.*)

Le jour renaît , enfin , à travers ce nuage....

Et je sens avec lui renaître aussi ma rage.

(*Apercevant Porcius.*)

Dieux ! J'allais me trahir... Qui porte ici ses pas ?

C'est toi , fils de Caton.... Ah ! ne t'éloigne pas :

Que je te voie encor.... Tandis qu'Utique libre

N'a point reçu le joug qui fait gémir le Tibre ;

Que je te voie encor ; peut être que demain

Mes yeux ne pourront plus contempler un Romain :

Et c'est là (quelques fers dont mes mains soient chargées)

Le comble des douleurs qui me sont ménagées.

PORCIUS.

Caton , des ennemis apprenant les progrès ,

Vous convoque , aujourd'hui , dans ce sombre palais ;

8 LE DERNIER DES ROMAINS ;

Il veut, des sénateurs, consulter la prudence,  
De ses propres desseins leur donner connaissance ;  
Et chercher, avec eux, dans ce danger pressant,  
Les moyens d'opposer une digue au torrent.

S E M P R O N I U S.

Caton nous reste encore, et sa seule présence  
De cent noms révéres fait oublier l'absence :  
Ce lugubre sénat, sanglant et déserté,  
Retrouve dans Caton toute sa majesté.  
Sa voix se fait entendre à l'assemblée émue,  
Le courage renaît, l'espérance est rendue.  
Quelle gloire pour moi, si, de ce grand Romain  
La fille que j'adore à mes vœux cède enfin !  
Porcia ne pourra m'être long-tems contraire,  
J'espère l'attendrir par la voix de son frère.

P O R C I U S.

Pour un père chéri frémissant chaque jour,  
Tu veux à Porcia parler ici d'amour !  
Vas donc solliciter la vestale tremblante  
Qui, de son feu sacré, voit la flamme expirante.

S E M P R O N I U S.

Sans doute, le mortel paraît vain à tes yeux,  
Qui veut mêler son sang à ton sang glorieux :  
Si, d'aspirer trop haut, un tel desir m'accuse,  
Il est un sentiment, peut-être, qui m'excuse.  
Tu le sais, Porcius, tu l'as dit, oui, l'amour,  
Ardeur que n'éteint pas le danger de ce jour ;



Aimer ton noble sang, est-ce lui faire offense?  
Voudrais-tu, Porcius, m'ôter toute espérance?

P O R C I U S.

Je ne veux ni blâmer, ni flatter ton espoir,  
Je suis sollicité d'un plus pressant devoir.  
C'est en ces lieux, bientôt, que le sénat s'assemble :  
Tandis que vous allez délibérer ensemble,  
Moi, je vais parcourir les rangs de nos soldats,  
Disposer leur courage à de nouveaux combats,  
Leur montrer leur devoir, l'état de la patrie,  
Leur inspirer à tous le mépris de la vie ;  
Je vais, de mon regard, animer leur vertu.

( Il sort. )

---

S C È N E   I I I.

S E M P R O N I U S   ( seul. )

Crois-tu m'en imposer, Porcius ? Le crois-tu ?  
Par ces discours pompeux l'on séduit le vulgaire ,  
Mais ils ne font, pour moi, qu'allumer ma colère...  
Ils me mépriseraient ! moi, l'ami de César ,  
Qui, dans tous ses desseins, en secret, ai pris part ;  
Moi, qui, de ce haut rang, où je m'en vais paraître ,  
Pouvait leur ménager le pardon de leur maître...  
Quel que soit mon espoir, quand il serait trompeur ,  
Suis-je moins grand que lui ? suis-je moins sénateur ?  
Plus Caton est vaincu, plus le danger s'avance ,

Plus on voit s'élever, croître son arrogance :  
 Mais, ce courage altier qu'il montre, je vois bien  
 Quelle erreur le nourrit, quel espoir est le sien.  
 Caton croit à César échapper par la fuite ;  
 Ressource ouverte encor, mais bientôt interdite,  
 Si mes soins prévoyans ont du moins réussi.  
 Jen vais être informé, j'attends Syphax ici :  
 Je dois tout espérer de ce brave Numide ;  
 Le coup le plus hardi n'a rien qui l'intimide :  
 Mais, de l'âge je crains la perfide lenteur ;  
 Je ne veux pas laisser refroidir son ardeur...  
 Ah! c'est lui, c'est Syphax, et le ciel me l'envoie ;  
 Sa présence me rend l'espérance et la joie.

## SCÈNE IV.

SEMPRONIUS, SYPHAX.

SYPHAX.

Tout va, Sempronius, au gré de tes souhaits ;  
 Ordonne, montre-toi, les Numides sont prêts.  
 Dès long-tems fatigué d'une âpre discipline,  
 A la sédition chaque soldat incline :  
 Dès qu'il en sera tems, je les fais déclarer.

SEMPRONIUS.

Pour hâter l'entreprise, il faut tout préparer.  
 De notre conquérant la marche est si rapide,  
 Que, bientôt, à plier il faut qu'on se décide.



Ce guerrier indomptable, ils le connaissent peu ;  
Soumettre l'univers, ce n'est pour lui qu'un jeu.  
Les fleuves débordés, et la mer courroucée,  
Des monts les plus affreux la cime hérissée,  
Rien ne peut arrêter l'intrépide César,  
Son glaive ne connaît ni repos, ni retard...  
Mais peut-on, sur Juba, fonder quelque espérance ?  
As-tu su triompher des erreurs de l'enfance ?

## S Y P H A X.

Il écoute, il chérit Caton bien plus que moi ;  
De lui rester soumis il s'est fait une loi :  
Et tant que ce mortel régnera sur son ame,  
Je ne puis, sans danger, lui dévoiler la trame.  
Ici, dans un moment, je dois encor le voir,  
D'un nom qu'il révéra, j'essaierai le pouvoir ;  
Et, mettant à profit le faible de cette ame,  
C'est son obéissance, ici, que je réclame.

## S E M P R O N I U S.

Redouble, au nom des Dieux, et de zèle et d'efforts,  
Soit crainte, soit espoir, mets en jeu tous ressorts ;  
Et que César, bientôt rendu maître d'Utique,  
Doive encore, à tes soins, le reste de l'Afrique.

## S Y P H A X.

Je mettrai tout en œuvre et n'épargnerai rien ;  
Mais, si son bras vous manque, attendez tout du mien.  
De ce prince séduit, quelle que soit l'imprudence,  
Des hauteurs de Caton je veux tirer vengeance ;

12 LE DERNIER DES ROMAINS,

Plus dun ressentiment m'anime contre lui...  
Mais, le sénat, dit-on, se rassemble aujourd'hui;  
Sempronius, il faut un maintien intrépide,  
Et se garder, sur-tout, d'être à demi perfide.

S E M P R O N I U S.

Quoi ! craindrais-tu qu'ici j'allasse me trahir ?  
Je sais dissimuler, comme je sais haïr :  
Et, si je suis moins froid, la fureur qui m'enflamme  
Sert à mieux protéger les secrets de mon ame.  
Pour tromper les mortels, il est bien des chemins !...  
Le tems est cher, Syphax, je vole à mes Romains :  
Tous me sont dévoués ; mais, quoique j'en dispose,  
Il n'en est qu'un d'instruit, sur qui je me repose :  
Le grand nombre, cédant à son propre desir,  
Sans connaître le mien, doit ici me servir...  
Juba ne vient-il pas ?... Je crois le voir paraître...  
Je fuis. — de son esprit songe à te rendre maître.

---

S C È N E V.

S Y P H A X, J U B A.

S Y P H A X, (*à part.*)

Je ne m'y méprends point, un ennemi puissant  
C'est le honteux amour qu'en secret il ressent.  
Je l'en ferai rougir... Le voici qui s'avance :  
Un cœur tel que le mien se trouble à sa présence !



J U B A.

Sans témoins, cher Syphax, je puis enfin te voir;  
Ouvre-moi donc ton cœur, que je puisse savoir  
D'où vient cet air pensif, cette vue égarée:  
Dis-moi de quels soucis ton ame est dévorée.

S Y P H A X.

Jamais je n'ai connu l'art de dissimuler;  
De joie on ne voit pas mon visage briller,  
Quand, d'un chagrin profond, mon ame est abattue,  
Des leçons des Romains elle n'est point imbue,  
Je n'eus pas le bonheur d'être nourri chez eux.

J U B A.

Tu les vois, ces Romains, d'un œil bien rigoureux:  
Tu blâmes leur constance, et, pour moi, je la loue;  
Je leur suis attaché, sans honte, je l'avoue,  
Ce peuple méritait de nous donner la loi.

S Y P H A X.

Ah! pardonnez, seigneur, mais je ne sais sur quoi  
Votre admiration, pour les Romains, se fonde?  
Qu'ont-ils de plus que nous, ces conquérans du monde?  
Savent-ils tendre un arc avec plus de vigueur?  
Ou, d'un coursier fougueux, mieux modérer l'ardeur!  
Voit-on, dans leur armée, un monstre que l'on dresse,  
Au milieu des combats porter sa forteresse?  
Savent-ils, à coup sûr, lancer un javelot?  
Aux tigres, comme nous, vont-ils livrer assaut?

J U B A.

La force, de tout tems, le cède à la prudence ,  
 Et la raison enfin doit vaincre l'ignorance.  
 Rome, en nous subjuguant, nous apporte ses lois,  
 Elle nous fait sortir des déserts et des bois;  
 Les sciences, les arts, la philosophie  
 Sont venus, par ses soins, embellir notre vie.  
 Méprises-tu ces biens, Syphax, et croirais-tu  
 Que la douceur des mœurs fit tort à la vertu?

S Y P H A X.

O mon prince, excusez une austère vieillesse ,  
 Aimant, de son pays, jusques à la rudesse.  
 Eh! qu'est-ce donc, grands Dieux! que ce don si vanté,  
 Que ces nouvelles mœurs et cette urbanité  
 Qui civilisent l'homme et le rendent traitable?  
 Sinon, pour les cœurs faux, un masque favorable,  
 Un voile officieux, pour l'homme corrompu,  
 Dans sa difformité, rougissant d'être vu.  
 Ces dehors séduisans n'ont pas d'autre avantage  
 Que de rendre le cœur étranger au visage:  
 Perfide invention! Fatale nouveauté!  
 Bienfait que nous aurons chèrement acheté!

J U B A.

Si je ne puis calmer cette crainte profonde,  
 Je me tairai, Syphax, que Caton te réponde.  
 Contemple ce Romain qui ne fléchit jamais:  
 Où prendra la vertu de plus sublimes traits?



Pour être moins barbare, en est-il moins sincère ?  
Né dans le sein de Rome, en est-il moins austère ?  
Partageant leurs travaux, partageant leurs repas,  
Il apprend à souffrir à ses moindres soldats :  
Au milieu des dangers, nous l'avons vu sans cesse,  
Lui trouves-tu, Syphax, un moment de faiblesse ?

S Y P H A X.

Enflé de moins d'orgueil, le Numide inconnu  
A-t-il moins de courage ? A-t-il moins de vertu ?  
Tous les jours il combat ; tous les jours, sans relâche,  
Le malheureux reprend sa périlleuse tâche :  
Mais il vit loin de Rome, et près de vous, seigneur,  
Il faut être Romain, Rome est seule en honneur.

J U B A.

Je t'écoute... et j'admire un semblable langage :  
Oui, je mets le héros au-dessus du sauvage.  
Nos peuples me sont chers, mais le nom de vertu  
A leur féroce ardeur ne sera jamais dû.  
La vertu se connaît, et la raison l'éclaire ;  
Il faut que notre cœur la goûte et la préfère ;  
Il faut sentir la gloire, apprécier l'honneur,  
Et voir, sans s'éblouir, l'éclat de la grandeur ;  
Il faut enfin, doué d'une ame peu commune,  
Supporter constamment les coups de la fortune.  
Caton, toujours serein, toujours calme à nos yeux,  
Défait, abandonné, semble victorieux.

S Y P H A X.

Secret dépit de l'ame, arrogance insensée...

16 LE DERNIER DES ROMAINS,

Des dédains de Caton l'ame trop offensée,  
Votre père en était, moins que vous, satisfait:  
Si, d'un esclave, hélas! le malheureux forfait  
De ce prince chéri n'eût terminé la vie,  
Nous ne gémirions pas sous tant d'ignominie,  
Nous n'eussions pas été dans le gouffre amenés,  
Pour rendre à leur fureur des tigres enchaînés.

J U B A.

Mort, dont le souvenir me déchire et m'effraie!  
Pourquoi viens-tu rouvrir cette cruelle plaie?

S Y P H A X.

Elle doit, cette mort, vous servir de leçon.

J U B A.

Ah! que faire, Syphax?

S Y P H A X.

Abandonner Caton.

J U B A.

Qu'entends-je? tu voudrais m'ôter un second père!

S Y P H A X.

En vain, seigneur, en vain vous voulez me le taire,  
Un autre que Caton vous retient sous sa loi,  
Possède votre cœur et l'éloigne de moi.  
Une perfide voix a flatté votre oreille;  
Insensé, c'est l'amour, l'amour qui vous conseille.



TRAGÉDIE.

JUBA.

Et toi, qui t'enhardit à me pousser si loin ?  
Où t'emporte ton zèle et de quoi prends-tu soin ?  
Mon calme à t'écouter accroît-il ton audace ?

SYPHAX.

Il est vrai : de m'entendre on me fait trop de grace.  
O ciel ! était-ce ainsi que mon roi me traitait ?  
Mon cœur à découvert devant lui se montrait ;  
Hélas ! je perdis tout, quand il perdit la vie ;  
A peine n'est-il plus, que bientôt on l'oublie.  
Ce fils, unique objet de ses empressemens,  
L'occupait tout entier à ses derniers momens ;  
Il le recommandait aux soins de ma vieillesse :  
Cette mourante voix, ah ! je l'entends sans cesse !  
« Tu fus l'ami du père, il faut l'être du fils,  
« Ne lui refuse pas ton bras et tes avis ».  
En me parlant ainsi, sa faible main me presse ;  
Il invoque des yeux notre antique tendresse,  
Il meurt ! il meurt, et moi, trop fidèle à sa voix,  
J'ai bien voulu survivre au plus chéri des rois.

JUBA.

Ah ! je me sens vaincu du trait que tu me lances !  
Ah ! poursuis, je veux être insensible aux offenses ;  
Contre l'ardeur du sang j'armerai ma vertu,  
Parle, ordonne, Syphax... Eh bien, que prétends-tu ?

SYPHAX.

Je ne veux que sauver mon prince et ma patrie.

J U B A.

Si mon père est pour toi, dispose de ma vie.

S Y P H A X.

Qu'espérez-vous ici, sans secours, sans appui,  
Que vous a fait Caton pour périr avec lui ?  
Que vous a fait César....

J U B A.

Dis-moi, je t'en conjure,  
Mon père a-t-il donné l'exemple du parjure ?  
Il fut fidèle à Rome.

S Y P H A X.

Il y gagna la mort.

J U B A.

Livrer nos alliés à leur malheureux sort !  
Mourons cent fois, avant qu'une action si lâche  
N'imprime, sur mon nom, une éternelle tache.  
J'écouterai l'honneur.

S Y P H A X.

Dites plutôt l'amour.

J U B A.

A tout outrage enfin j'ai promis d'être sourd ;  
Mais serais-je, après tout, digne de tant de blâme,  
Lorsque mon cœur se tait, quand j'étouffe ma flamme.

S Y P H A X.

De ces premiers penchans je connais trop l'ardeur ;



Mais Juba doit savoir triompher de son cœur :  
 Au mal dont il gémit il est quelque remède ;  
 A l'absence, souvent, au tems, toujours il cède.  
 A votre cour, seigneur, il est d'autres attraits  
 Non moins dignes de vous, et chers à vos sujets.

J U B A.

Ah ! je suis peu sensible à l'éclat du visage :  
 De Fulvia, par-là, quel que soit l'avantage ,  
 Elle a, dans ses vertus, des charmes plus puissans ,  
 Qui seuls ont allumé les feux que je ressens.  
 Sa grandeur d'ame, un cœur généreux et sincère ,  
 Sa noble piété pour les dieux, pour son père ,  
 Voilà la source pure où l'amour prit ses traits :  
 Dans le recueillement j'adore ses attraits :  
 Mais lorsque le respect tient mon ardeur captive ,  
 Un timide regard, une rougeur naïve  
 Viennent porter en moi l'espérance et le feu.

S Y P H A X.

Il est un art, seigneur, que vous connaissez peu ;  
 Mais, à peine séduits, bientôt le charme cesse,  
 Et nous reconnaissons trop tard notre faiblesse.

J U B A.

L'on vient... dieux!...

S Y P H A X.

Pardonnez...

J U B A.

C'est Fulvia, je crois,

20 LE DERNIER DES ROMAINS,

C'est elle, elle a parlé, je tressaille à sa voix,  
Accent chéri, qui sait pénétrer jusqu'à l'ame :  
Noble objet dont la vue et me charme , et m'enflamme.

S Y P H A X (*à part.*)

Va, poursuis, faible roi, je te livre à ton sort.

---

SCÈNE VI.

JUBA, FULVIA, LUCIA.

JUBA.

Ah! d'où vient que mon cœur palpite à ton abord?  
Dis, Fulvia, d'où vient mon trouble à ta présence?  
Pouvoir de la beauté, charme de l'innocence!...  
A quelque nouveau coup que le destin soit prêt,  
Dès que mes yeux te voient, mon bonheur est parfait:  
J'oublie, auprès de toi, notre funeste guerre,  
L'esclavage de Rome et les maux de la terre.

FULVIA.

Quel serait mon regret! quel serait mon malheur!  
Si je pouvais ici ralentir votre ardeur!  
Songez à nous venger, digne ami de mon père.

JUBA.

Portant au fond du cœur l'image la plus chère,  
Crains-tu que de la gloire elle écarte mes pas?



Plus on sait t'adorer, plus la gloire a d'appas.  
Pour plaire à ce qu'on aime, est-il rien qu'on ne tente ?

F U L V I A.

C'est dans votre valeur qu'est ma plus ferme attente ;  
Le fidèle allié, l'exemple des vertus,  
Ah ! c'est là le héros que j'estime le plus.

J U B A.

Cette estime est sans doute un bien digne d'envie,  
Mais non le sentiment d'où dépendait ma vie,  
Cet heureux sentiment, faut-il te le nommer ?  
Ton cœur ignore-t-il ce que c'est que d'aimer ? ...  
Qu'ai-je dit ? je m'égare... O Fulvia, pardonne !  
J'allais mettre à tes pieds ma vie et ma couronne.

F U L V I A.

Prince, tournez les yeux du côté de ces tours,  
Contemplez ces guerriers, ce généreux concours ;  
Vers nos remparts fumans tout se hâte et s'empresse :  
C'est là que sont, seigneur, ceux que Rome intéresse.

J U B A.

Tu l'ordonnes, je pars, je rejoins mes soldats,  
A de nouveaux efforts j'encourage leurs bras.  
C'est à combler tes vœux que mon cœur aspire.  
Je combattrai pour toi, cela doit me suffire !  
Ton nom seul est le dieu que je veux invoquer.  
Eh ! quel est l'ennemi que je n'ose attaquer ?  
Quel est le coup fatal que je craindrais d'attendre ?

Trop heureux, si pour toi mon sang peut se répandre.

SCÈNE VII.

FULVIA, LUCIA.

LUCIA.

Seriez-vous insensible à de si nobles feux,  
Insensible à l'amour de ce roi généreux?

FULVIA.

Que me demandes-tu? Je n'en sais rien moi-même,  
Je n'en sais rien, hélas! et j'ignore si j'aime;  
Je m'évite, je n'ose interroger mon cœur,  
Je n'y veux rien trouver de contraire à l'honneur.

LUCIA.

Quoi! cet amour, à moi, ne me montre que gloire,  
Fussions-nous couronnés des dons de la victoire.  
Un tel prince, un tel roi serait digne de vous;  
Rome n'offrirait pas un plus illustre époux?

FULVIA.

A quel époux, grands dieux, se peut-il que je songe,  
Quand, dans le sang des miens, un barbare se plonge?  
O Caton, ô mon père; en ces lieux, en ce jour,  
Ta fille goûterait les douceurs de l'amour!  
Bannissant tes malheurs, tes vertus de son ame,  
On la verrait brûler d'une honteuse flamme!



LUCIA.

Sentimens généreux, noble courage!... hélas!  
Courage que j'admire, et que mon cœur n'a pas.

FULVIA.

Epanche-le ce cœur dans le sein d'une amie;  
O de mes premiers jeux la compagne chérie,  
Ce cœur peut-il avoir un secret pour le mien?

LUCIA.

Mes soupirs, Fulvia, ne te disent donc rien?  
Ah! n'ont-ils donc pas déjà trop trahi ma faiblesse?

FULVIA.

J'ai vu de deux rivaux éclater la tendresse,  
Je les ai vus, brûlans d'une pareille ardeur,  
Venir en confier le secret à leur sœur:  
Jusqu'ici, l'un de l'autre, ils ignorent la flamme,  
Dis-moi quel est celui qui sut toucher ton ame.

LUCIA.

Ne me condamne pas à ce pénible aveu,  
Laisse au fond de mon cœur ce déplorable feu;  
Si (quel qu'en soit l'objet) il faut qu'il soit un crime,  
A s'immoler, plutôt exhor-te la victime.

FULVIA.

Lucia méconnaît les droits de l'amitié!  
Elle aime, et son amour ne m'est pas confié!

LUCIA.

Tu sais faire parler une voix bien puissante ;  
 J'y cède, mais je crains de tromper ton attente :  
 Dès long-tems subjuguée, et toute à Porcius,  
 Que pouvais-je répondre aux transports de Marcus ?  
 Je les ai vus, d'effroi mon ame en est remplie.

FULVIA.

Ah ! c'est que je sais trop qu'il y va de sa vie :  
 Frère, amant éperdu, tu n'as donc plus d'espoir...  
 Je rends justice aux dons qui surent t'émouvoir ;  
 Mais je connais Marcus, je connais son délire...  
 Qu'ai-je voulu savoir ? que viens-tu de me dire ?

LUCIA.

L'on me condamne : hélas ! je le prévoyais bien ;  
 De tous côtés, ce sort devait être le mien ;  
 Soit que pour l'un ou l'autre, enfin, je me déclare,  
 Je pressens tous les maux que mon aveu prépare.  
 Ingrate ! infortunée ! ainsi me verra-t-on  
 Plus que César fatale aux enfans de Caton.  
 Notre amitié devient la source de tes larmes,

FULVIA.

Je ne me livre point à de vaines alarmes...  
 Attendons les malheurs qu'on ne peut prévenir ;  
 Sans les aller chercher dans le sombre avenir.  
 Souvent, des dieux puissans, la sage providence  
 Trompe, des malheureux, la triste prévoyance ;



Nourrissons dans nos cœurs ce consolant espoir,  
Dont leurs bienfaits passés nous ont fait un devoir.  
Poursoutien, dans mes maux, c'est toi qu'ils m'ont donnée;  
Par toi, je sais eneor chérir ma destinée:  
Qu'un injuste regret serait loin de mon cœur!...

L U C I A.

Non, je ne mettrai point le comble à ton malheur.  
Je saurai triompher de toute ma faiblesse,  
Et montrer que je suis digne de ta tendresse.

F U L V I A.

Le sénat va bientôt s'assembler en ces lieux,  
Allons en sa faveur implorer tous les dieux,  
Allons ensemble au temple offrir un sacrifice;  
Peut-être que nos vœux rendront le ciel propice:  
Du moins, la vertu peut lever vers lui les bras,  
Consolante douceur, que le méchant n'a pas.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## S C È N E P R E M I È R E.

*Le Sénat assemblé.*

CATON, SEMPRONIUS, LUCIUS, etc.

C A T O N.

ILLUSTRES sénateurs, l'ennemi va paraître ;  
Assez de voix déjà vous l'auront fait connaître ;  
Le rapport est fidèle, et je n'en puis douter :  
Dans ce danger commun je viens vous consulter.  
Voyez donc à nos maux s'il est quelque remède,  
S'il faut qu'on se défende ou s'il faut que l'on cède....  
En vain essaierait-on de se dissimuler  
Qu'on voit de toutes parts nos appuis s'écrouler ;  
Sous l'effort de César tout succombe et tout plie :  
Peu de jours l'ont rendu maître de l'Italie.  
En Épire il porta les plus funestes coups.  
Nos désastres récents sont trop connus de vous :  
Scipion et Juba se sont laissés surprendre,  
Et cette Afrique, hélas ! que nous venions défendre,  
A vu, jusqu'au milieu de ses déserts affreux,  
Poursuivre et massacrer nos soldats généreux :  
Ici, de nos malheurs, je ne prétends rien taire :



De la patrie encor si le sénat espère,  
Allons nous immoler sur son dernier rempart,  
Sinon que de la paix l'on traite avec César.  
Sempronius, parlez.

## S E M P R O N I U S.

Ma voix est pour la guerre :  
Sénateurs, en vous seuls est l'espoir de la terre ;  
Du péril pourriez-vous mesurer la grandeur,  
Quand Rome vous appelle et quand parle l'honneur ?  
Levez-vous, du soldat réveillez le courage ;  
Qu'un combat plus sanglant, plus terrible s'engage ;  
Des fers, ou de la mort, le choix pour un Romain  
Pourrait-il demeurer un instant incertain ?  
Faisons de notre sang l'offrande à la patrie.  
Par un coup éclatant terminons notre vie,  
Marchons droit vers le camp, jetons-y la terreur :  
Et qui sait si les dieux secondent notre ardeur,  
Marchant sous les drapeaux d'un héros et d'un sage,  
Jusqu'où pourrait aller un premier avantage !  
Mourons ... A notre gloire allons mettre le sceau ...  
Mourons ... ou des Romains immolons le bourreau :  
Voyez-vous, en tous lieux, sa fureur attestée,  
Pharsale encore sanglante, et Rome désertée ?  
De carnage, à nos yeux, notre sol est fumant,  
Et nous délibérons ici tranquillement !

## C A T O N.

Ce mot est généreux, et cette ardeur est belle,  
Mais c'est trop se laisser aveugler à son zèle.

Si l'on veut s'honorer par d'utiles exploits,  
 De la prudence il faut qu'on écoute la voix,  
 Le courage sans elle est une frénésie.  
 Quoi! si peu du soldat estime-t-on la vie?  
 Faut-il, sans d'autre espoir que d'honorer sa fin,  
 Faire encore, à grands flots, couler le sang romain?  
 Vous, sage Lucius, quelle est votre pensée?

## L U C I U S.

Hélas! par le destin notre route est tracée :  
 En faveur de la paix je parle ouvertement.  
 Tout sourit à César dans ce fatal moment :  
 Les peuples fatigués de nos guerres civiles,  
 Ne font entendre, hélas! que blasphèmes serviles :  
 Chacun nous redemande un parent, un ami.  
 Montrons à l'univers quel fut son ennemi,  
 Des humains consternés sauvons le triste reste.  
 Le ciel est contre nous, eh quoi! tout nous l'atteste ;  
 Par des traits trop certains, il s'annonce à nos yeux.  
 Cessons, il en est tems, de combattre les dieux.  
 Pour protéger nos lois et sauver la patrie,  
 Nous avons prodigué nos biens et notre vie ;  
 En cédant, pour un tems, aux ordres des destins,  
 Aux yeux de l'univers nous demeurons Romains ;  
 Dans le fond de son cœur, chacun de nous renferme  
 La liberté, du moins son favorable germe.  
 Ce superbe César n'est qu'un mortel, enfin ,  
 Que tôt ou tard attend l'inflexible destin ...  
 Je crois en dire assez... s'il est quelque espérance,  
 C'est dans la prompte paix que dicte la prudence.



Ah! craignons de tomber dans un nouvel excès ;  
Songeons que nous allons couronner des forfaits.  
Jamais, pour se défendre, on ne fut téméraire ,  
Plus funeste est la paix mille fois que la guerre :  
Puissent nos heureux bras prolonger un fléau  
Dont nous-mêmes, enfin, portons tout le fardeau.  
Il est contre César des moyens de défense,  
Et c'est notre terreur qui fait son arrogance.  
Nos fidèles soldats, s'ils ne sont pas nombreux ,  
Sont bien disciplinés, endurcis, courageux.  
Enfin, la Numidie, à la voix de son prince ,  
Nous offre pour retraite une vaste province :  
Jusqu'au dernier moment confions-nous aux dieux ;  
Sénateurs, un jour libre est un jour précieux ;  
Il peut récompenser notre persévérance ,  
Mais soumis une fois, il n'est plus d'espérance :  
Les peuples subjugués ont vu dans tous les tems ,  
Après l'usurpateur, venir d'autres tyrans :  
Le sceptre dans sa main est un sceptre coupable ;  
Dans une main plus vile il devient respectable ;  
On ne voit plus sa source, et les faibles humains  
L'entourent à l'envi des titres les plus saints :  
Bientôt alimenté de sang et de rapines ,  
Il jette autour de lui de profondes racines....  
Nous plaignons notre sort, mais combien plus affreux  
Est celui qu'on prépare à nos tristes neveux :  
J'en vois de tous côtés les présages sinistres ,  
Je les vois, des forfaits, victimes et ministres...

Que nous serions heureux si nos fidèles mains  
 Epargnaient tant de maux, tant de honte aux Romains,  
 Et si, par leurs périls, instruits à la sagesse,  
 Nous rendions à leurs mœurs leur antique noblesse;  
 Oui, cet espoir flatteur brille encore à mes yeux,  
 J'attends tout du sénat et de l'appui des dieux.

---

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MARCUS.

MARCUS.

Député de César, Décius se présente,  
 Invoquant tous les droits d'une amitié constante,  
 Il voudrait en ces lieux entretenir Caton.

CATON.

Décius, oui, j'avais un ami de ce nom;  
 Mais depuis qu'aujourd'hui, traître envers la patrie,  
 A César, au tyran lâchement il se lie,  
 J'ai pour lui de l'horreur... Mais qu'il vienne, Marcus,  
 Que de César, sur moi, les desseins soient connus.



SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DÉCIUS.

DÉCIUS.

César, prêt à poursuivre une victoire aisée,  
Sent réveiller pour toi son amitié passée :  
Je t'apporte en son nom, et la vie et la paix ;  
Pour cet heureux emploi je m'offris tout exprès.

CATON.

Sans doute il me fait grace en m'accordant la vie ,  
Mais peut-il disposer du bien de la patrie ?

DÉCIUS.

Par le peuple et les dieux ses droits sont reconnus ,  
Des généraux de Rome aucun n'est déjà plus ,  
Il a du monde entier achevé la conquête ;  
Et lorsque tout mortel courbe à son nom la tête ,  
Lorsqu'à ses nobles lois l'univers est soumis ,  
Craindras-tu de monter au rang de ses amis ?

CATON.

En parlant des forfaits de sa main criminelle ;  
Contre lui, Décius, tu rallumes mon zèle.

DÉCIUS.

Je t'apporte, ô Caton, l'amitié de César ;  
A l'outrage, oubliant combien tu pris de part,

32 LE DERNIER DES ROMAINS,

Pardonnant toute injure, étouffant toute haine,  
Au bonheur de la paix lui-même il te ramène ;  
Mais si ton cœur altier ne veut rien écouter,  
Le dernier coup de foudre est tout prêt d'éclater...  
Par cette heureuse paix, cette paix nécessaire,  
Caton terminerait les malheurs de la terre ;  
Et, dans ces grands desseins, daignant s'associer,  
A Rome, après César, il serait le premier.

C A T O N.

A ces conditions je ne veux point la vie,

D É C I U S.

Eh bien ! parle en vainqueur, ta loi sera suivie.  
Des vertus de Caton, César est trop épris  
Pour qu'il craigne à ses jours de mettre un trop haut prix ;  
Se réconcilier est tout ce qu'il desire.

C A T O N.

Il faut que pour jamais il renonce à l'empire ;  
Qu'il nous rende nos lois, ne garde aucun soldat,  
Et se soumette en tout aux décrets du Sénat :  
C'est par cette action généreuse et sublime,  
Qu'il peut m'être encor cher, recouvrer mon estime.

D É C I U S.

Tel est l'arrêt qu'il faut que je porte à César !

C A T O N.

A le justifier j'emploierai tout mon art.



Moi que jusqu'à ce jour l'on n'eût pas cru capable  
De colorer un crime et défendre un coupable,  
En faveur de César, je m'élève hautement;  
Ses crimes, à mes yeux, sont un égarement.  
De la part du Sénat je lui promets sa grace,  
Et lui rends dans son sein une honorable place.

D É C I U S.

De la victoire, ainsi, tous les fruits sont perdus?

C A T O N.

Vous êtes criminels, si nous sommes vaincus.

D É C I U S.

Caton, contemples-tu les faibles murs d'Utique?  
As-tu devant les yeux l'Italie et l'Afrique?  
Ce héros qui triomphe aussitôt qu'il combat,  
Ces soldats consternés, ce reste de Sénat?

C A T O N.

Décius, je rougis pour toi de ce langage.  
Eh quoi! lorsque César, tout fumant de carnage,  
A ravagé la terre, a dépeuplé l'État,  
Et d'un fer parricide a frappé le énat;  
Dieux! lorsque sous le joug il a mis la patrie,  
De l'éclat du forfait ta vue est éblouie!  
Et tout ce qui devait te le rendre odieux,  
Forme l'illusion qui fascine tes yeux!  
Que je suis loin, pour moi, d'un semblable délire!  
Qu'une pareille gloire est loin de me séduire!  
Il vient me présenter sa secourable main,

Il semblerait touché de mon triste destin ;  
Ah ! qu'il cesse sur moi d'alarmer sa tendresse ,  
Je chéris ce destin , je chéris ma détresse ;  
Elle fait ma fierté , ma gloire , mon bonheur ,  
J'en suis jaloux , elle est d'un grand prix à mon cœur ;  
Et César , dont le nom en tous lieux se fait craindre ,  
Est celui de nous deux qui me paraît à plaindre.

D É C I U S.

Eh ! pourquoi voudrais-tu qu'il me fût odieux ,  
Ce héros , ce présent que nous ont fait les dieux ?  
Rome depuis long-tems soupirait pour un maître ,  
César , aux yeux de tous , était digne de l'être ;  
Et lorsqu'à te sauver son cœur se montre prêt ,  
Rome entière prend part à ce noble intérêt.

C A T O N.

Hélas ! si jusque-là je la vois avilie ,  
Je ne retrouve plus dans Rome ma patrie....  
Si Caton lui fut cher , César peut le prouver ;  
Je lui laisse en ces lieux tous les miens à sauver :  
Qu'à ses dignes amis il montre sa clémence ,  
Il le doit par grandeur , il le doit par prudence.

( *Décus sort.* )



SCÈNE IV.

LE SÉNAT..., etc.

LUCIUS.

Dans toute sa noblesse, il vient de se montrer,  
Ce cœur où nul effroi ne saurait pénétrer :  
Quand Caton, sur sa tête appelant la vengeance,  
Des sénateurs proscrits embrasse la défense,  
Tranquille sur lui-même, il s'alarme sur eux ;  
Ils devront leur salut à ses soins généreux.

SEMPRONIUS.

D'un Romain, Lucius, est-ce là le langage ?  
Je ne sais ; mais, pour moi, je sens bien qu'il m'outrage.  
Tu parles de salut ; en est-il en ce jour,  
A qui pour la patrie a senti quelqu'amour,  
Qu'à toi seul, homme faible ? Il faut que tu fléchisses,  
Pour toi la liberté n'eut jamais de délices ;  
Mais ces charmes ravis, à qui les a connus,  
La vie est un fardeau qu'il ne supporte plus.  
Le même coup dût-il mettre fin à la mienne,  
César ne pense pas que ma main se retienne :  
Contemplant ma victime avec avidité,  
La mort serait pour moi pleine de volupté.

CATON.

Il ne faut, sénateurs, songer qu'à nous défendre.

A gagner votre chef, on ose en vain prétendre ;  
 En vain César ici viendra m'offrir la paix ;  
 S'il pense qu'à ce prix j'approuve ses forfaits ;  
 S'il croit que de grandeurs et de trésors avide ,  
 J'accepte, en récompense, une amitié perfide...  
 J'ai fait mander Juba , notre vaillant soutien ,  
 Il nous secondera, je le connais trop bien ;  
 Il va, sans plus tarder, apprendre de ma bouche ,  
 Un dessein glorieux qui de si près le touche...  
 Si , de tant de héros , le destin nous attend ,  
 Sénateurs , illustrons notre dernier moment ;  
 Montrons-nous des Romains , et qu'aux yeux de la terre ,  
 La vertu ne soit point une vaine chimère.

---

## SCÈNE V.

C A T O N , J U B A .

C A T O N .

Réjouis-toi , mon fils , intrépide Juba ,  
 Ce n'est pas aujourd'hui que la paix se fera ,  
 Le Sénat ne veut pas se rendre sans combattre.

J U B A .

J'admire ces grands cœurs , que rien ne peut abattre :  
 Ils rejettent la paix, je n'en suis point surpris :  
 Mais pourrais-je exposer mes timides avis ?  
 Voudrait-on écouter un allié fidèle ?



A l'âge , quelquefois , peut suppléer le zèle.

( *Caton prend un air plus froid et se tait.* )

J U B A.

Lorsque j'abandonnai des lieux chers à mon cœur ,  
Je vis mon père ému d'une vive douleur :  
Rome agréera , dit-il , le fils dont je me prive ,  
Qu'elle soit désormais ta patrie adoptive ,  
Je t'envoie à Caton , c'est lui qui te dira  
Tout ce que , de ta part , l'honneur exigera.

C A T O N.

Du brave et grand Juba je chéris la mémoire :  
Rempli de ses vertus , héritier de sa gloire ,  
Les dieux , en nous l'ôtant , l'ont fait revivre en toi.

J U B A.

Du Sénat il suivait , il chérissait la loi ,  
A ses premiers sermens il fut toujours fidèle ,  
Comme lui , je sers Rome , et m'immole pour elle...  
Des peuples sont encor dans nos brûlans climats  
Chez qui ses fiers guerriers ne pénétrèrent pas :  
De mon père ils venaient rechercher l'alliance ,  
De magnifiques dons annonçaient leur puissance ;  
Chaque année on voyait leurs envoyés rivaux  
Etaler à nos yeux des spectacles nouveaux.

C A T O N.

Ce prince était puissant et sa cour florissante.

J U B A.

Hélas ! ce vain éclat ne vaut pas qu'on le vante :

38 LE DERNIER DES ROMAINS,

Mon courage, ô Caton, plein d'un plus noble soin,  
Songe à des alliés dont nous avons besoin.  
Quittons, il en est tems, le rivage d'Utique;  
Ouvrons-nous un chemin au centre de l'Afrique,  
Nous y rassemblerons des armes, des soldats,  
Et viendrons de César venger les attentats.

C A T O N.

A tout autre qu'à moi l'offre plairait peut-être :  
Mais tu devrais, Juba, mieux savoir me connaître.  
C'est moi que tu veux voir, errant de cours en cours,  
Mendier dans l'Afrique un impuissant secours.

J U B A.

Ah ! pardonne à Juba de songer à ta vie,  
Pardonne à la douleur dont son ame est remplie.  
Dieux, êtes-vous liés par un destin cruel ?  
Est-ce vous qui traitez Caton en criminel ?  
Qui peut demeurer froid ? qui peut rester de glace !  
Et voir par-tout le crime orgueilleux, plein d'audace,  
Tout abattre à ses pieds, tout soumettre à ses lois,  
Hélas ! et la vertu perdre enfin tous ses droits.

C A T O N.

Cet intérêt, sans doute, et me flatte et me touche :  
Qu'un blasphème pourtant ne souille point ta bouche.  
Sur ses desseins secrets, tu veux juger le ciel,  
Ouvrage de son souffle, aveugle et vain mortel ;  
Lorsqu'à tes faibles yeux sa profonde justice  
Semble du sort cruel permettre le caprice.  
Va, celui qui peut tout, à qui tout est connu,



Sait bien punir le vice , et venger la vertu.

J U B A.

A la main qui le frappe , il rend encore hommage !  
Heureux qui sait goûter les leçons de ce sage !

C A T O N.

Tu trouveras chez moi de pénibles vertus ;  
On s'est fait des chemins qui me sont peu connus :  
Ma voix ne séduit pas , ma cause est importune ,  
César t'eût mieux appris à suivre la fortune.

J U B A.

La fortune !... César !... Ah ! j'attends tout de toi.

C A T O N.

Qu'entends je ? Qu'est-ce à dire ?... Hélas ! que puis-je moi ?

J U B A.

A quelle illusion s'abandonne mon ame ?  
Oserai-je nommer le bien que je réclame ?

C A T O N.

Ton magnanime cœur craindrait de se montrer !  
Aucun lâche desir n'y saurait pénétrer ;  
Ouvre-le , cher Juba , sans détour et sans feinte  
A Caton , à ton père , à notre amitié sainte :  
Dis que peut faire encore un romain pour un roi ?

J U B A.

O Caton , tu peux tout , oui , tu peux tout pour moi :  
Mon trésor est au sein de ta propre famille.

40 LE DERNIER DES ROMAINS ;

C'est toi, c'est ta vertu, c'est ton sang... c'est ta fille.

C A T O N.

Des desseins du Sénat, Juba, je t'ai fait part :  
Allons y concourir avant qu'il soit trop tard.  
Dans les dangers plus grands, montrons plus de noblesse ,  
Bannissons de nos cœurs toute indigne faiblesse ,  
Songeons à triompher des injures du sort ,  
Je t'offre, à mes côtés, une honorable mort.  
( *Caton sort.* )

---

## SCÈNE VI.

J U B A , S Y P H A X.

S Y P H A X.

Eh quoi! prince, est-ce à vous, est-ce au roi des Numides  
Que je vois ces regards et confus et timides?  
Sans doute qu'en ces lieux, de l'austère Caton  
Mon roi vient d'éprouver quelque nouvel affront.

J U B A.

Il connaît mon amour, il connaît ma faiblesse!  
J'osai lui découvrir l'objet de ma tendresse!

S Y P H A X.

Vous avez cru Caton indulgent à l'amour,  
Que vous vous abusiez!



J U B A.

A ma voix il est sourd ;  
Dieux ! il n'a plus pour moi que du mépris peut-être.

S Y P H A X.

A ces traits , ô mon roi , puis-je vous reconnaître ?  
Est-ce là ce Juba qui , toujours à mes yeux ,  
Cherchant tous les dangers , en sortit glorieux ?  
Qui , pour délassement , jusque dans son repaire ,  
S'en allait du lion provoquer la colère ,  
Et courant sur ses pas , tout poudreux , tout sanglant ,  
S'élançait de cheval , et lui perçait le flanc !

J U B A.

Laissons un tel discours , cesse ce vain langage.

S Y P H A X.

Le roi voyant ce fils , sa vive et chère image ,  
Déposer à ses pieds ses dons respectueux ,  
Souriait de plaisir.

J U B A.

O trop présomptueux !  
Jusqu'à ce jour , du moins , une heureuse ignorance  
Flattait mon triste cœur d'une ombre d'espérance ;  
Ce soutien de ma vie aujourd'hui m'est ôté ;  
J'ai trop lu mon arrêt sur son front irrité.

S Y P H A X.

Rappelez seulement votre premier courage ,  
Elle est à vous , seigneur , c'est à quoi je m'engage.

J U B A.

Que dis-tu?... Se peut-il?... parle : au prix d'un tel bien,  
Chér ami, les combats, les dangers ne sont rien.

S Y P H A X.

De quelle ardeur déjà votre front se colore !  
Elle est à vous, seigneur, je le répète encore.

J U B A.

Ah ! je te devrais tout, je tiendrais tout de toi.

S Y P H A X.

Vous ne savez donc plus ce que peut notre roi !  
Sans cesse environné de cavaliers numides ;  
Aussi soumis que fiers, aussi prompts qu'intrépides,  
Volant, à son signal, plus légers que le vent :  
Qu'il permette ce roi, je ne veux qu'un instant ;  
Un mot, tout est à lui ; sans que son bras paraisse,  
Il soumet, il conquiert l'objet de sa tendresse.

J U B A.

Combien tu connais peu ma vive et sainte ardeur !  
La pureté du feu qui brûle dans mon cœur !

S Y P H A X.

De votre rang, seigneur, faites le sacrifice,  
Réservez notre prince à la honte, au supplice ;  
Immolez nos guerriers à votre faible cœur :  
Mon bras de tant de maux m'épargnera l'horreur...  
Ce que je vous propose, enfin, vous épouvante ;  
Eh quoi ! Rome, seigneur, cette Rome qu'on vante,



Avec qui tous les rois briguent de s'allier,  
Offre de ravisseurs un peuple tout entier.

J U B A.

Tant d'étranges discours te font assez connaître.  
Syphax est donc séduit ! Syphax est donc un traître !  
O Caton ! ô vous tous , magnanimes Romains !  
Il voulait vous livrer , et par mes propres mains !

S Y P H A X.

( *A part.* )

Il faut ici périr , ou conjurer l'orage ;  
Prince , regarde-moi , contemple ce visage ,  
Silloné par les ans , moins que par les combats.

J U B A.

Ce front , que j'ai chéri , ne te sauvera pas.

S Y P H A X.

Eh bien ! condamne-moi , des tyrans sùis l'usage ,  
Oublie , en un moment , mon rang et mon courage ,  
Soixante ans de travaux , le sang que j'ai versé.

J U B A.

Me voyant loin du trône où mon droit m'a placé ;  
Et ma couronne encor paraissant incertaine ,  
On dédaigne mes lois , on m'outrage sans peine.

S Y P H A X.

O reproche cruel ! ô funeste discours !  
Dernier poison versé sur mes malheureux jours !  
Eh ! que prétend Syphax , lorsque sa main glacée

44 LE DERNIER DES ROMAINS ;

S'arme encor de son dard ? Quand sa tête insensée  
Se charge de son casque, en tremblant sous son poids ?  
Sinon verser pour vous , pour le fils de ses rois ,  
Ce sang trop ménagé par l'épée ennemie ,  
Et peut fait pour couler avec ignominie...  
Chargez-moi donc de fers , qu'attendez-vous...

J U B A.

Hélas !

S Y P H A X.

Qui peut vous retenir ? ordonnez mon trépas :  
C'est là la récompense où j'ai droit de prétendre ,  
Pour le soin que de vous ma vieillesse a su prendre.

J U B A.

'Abuse encor du don de séduire mon cœur ,  
Et deviens innocent pour mon propre bonheur.

S Y P H A X.

Pour préserver les jours d'un prince que j'adore ,  
Je promettais beaucoup , j'eusse osé plus encore.  
Je le chérissais trop , et voilà mon forfait !

J U B A.

Pour avoir un ami , que n'avais-je pas fait !

S Y P H A X.

Il s'immole pour vous , et vous l'appellez traître !

J U B A.

Je veux croire , Syphax...



S Y P H A X.

Je l'eusse été peut-être,  
Peut-être qu'aux Romains j'eusse manqué de foi;  
Mais dois-je préférer les Romains à mon roi ?  
Quand dix lustres entiers m'ont éprouvé fidèle,  
Peut-il, ce roi chéri, ne pas croire à mon zèle ?

J U B A.

Va, j'y crois; en douter, me serait trop cruel;  
Mais ce zèle, Syphax, m'eût rendu criminel.  
N'est-il pas un lien pour le prince lui-même,  
Une loi toujours sûre, infaillible et suprême ?  
L'ignores-tu, Syphax, cette loi; c'est l'honneur:  
Noble joug, joug heureux, guide du cœur;  
A sa voix, la vertu sera toujours fidelle.  
Et le vice ose, à peine, y paraître rebelle.

S Y P H A X.

Vous me voyez, seigneur, de respect pénétré,  
Tout ce qui vous est cher devient pour moi sacré;  
J'admire cet honneur, que votre ame professe,  
Et j'y soumets, enfin, ma trop sage vieillesse.  
Juba de ses sujets, possédera le cœur,  
La vertu de leur roi sera bientôt la leur.

J U B A.

Ah! Syphax, à mes yeux, que ta promesse est belle!  
Pour le bonheur commun, unissons notre zèle;  
C'est à nous d'éclairer ce peuple généreux,  
Il aura des vertus, pourvu qu'il soit heureux:

Par nos bienfaits, Syphax, tout mortels que nous sommes,  
Nous pouvons pour ce peuple être plus que des hommes.

SYPHAX.

Roi, si digne du trône, ah ! disposez de moi ;  
Vous plaire et vous servir, je n'ai point d'autre loi.

JUBA.

Non, je ne t'en veux point d'avoir été sincère,  
Tout doit être permis à l'ami de mon père.  
Va, tu ne peux cesser d'être cher à ton roi ;  
Je sens trop tout ton prix, j'ai trop besoin de toi.

SYPHAX, *se jettant à genoux et lui prenant la main.*

Mon sentiment n'est rien, je vous le sacrifie ;  
Ordonnez, vous verrez si j'épargne ma vie.

JUBA.

Je vais prendre mon poste ; heureux si mes exploits,  
Au cœur de Fulvia, me donnent quelques droits.

SYPHAX, *seul.*

Âge inconsidéré, jeunesse tout extrême !  
Elle offense aisément, et pardonne de même ;  
Le vieillard plus prudent, et plus sage en tout point,  
Offense rarement, mais ne pardonne point.

## SCÈNE VII.

SYPHAX, SEMPRONIUS.

SYPHAX.

Je suis, Sempronius, prêt à tout entreprendre,



Ce n'est pas de Juba que tu dois rien attendre ;  
 Je le vois retenu dans un honteux lien ;  
 Ennemi de César, il est aussi le mien.  
 Ses regards, un moment, ont menacé ma tête,  
 C'est à le prévenir qu'il faut que je m'apprête ;  
 J'ai les vœux des soldats, je préviens leurs souhaits :  
 A l'enfance aime-t-on à servir de jouets ?  
 Ils seront tous à moi, quelque effort que l'on fasse.

SEMPRONIUS.

Viens donc, sans différer, seconder mon audace ;  
 Ou plutôt, attendant l'effet de mes efforts,  
 Tiens-toi prêt, cher Syphax, pour agir au-dehors,  
 Et prévenir, à tems, tout ce que pourraient faire  
 Les deux fils de Caton en faveur de leur père...  
 Syphax, tu vois en moi le rival de Juba,  
 Dois-je te l'avouer, l'amant de Fulvia ?  
 Oui, ses attraits ont su triompher de la haine  
 Que j'ai pour tout son sang, et dont mon ame est pleine ;  
 Et je déplore peu l'aveuglement fatal  
 Qui conduit à sa perte un dangereux rival.

SYPHAX.

Il n'y pouvait trouver une route plus sûre,  
 Ni donner à tes feux un plus heureux augure.  
 Mets à fin tes projets, et César, en ce jour,  
 Va, de sa propre main, couronner ton amour.

SEMPRONIUS.

Ce doux espoir, Syphax, me sourit et m'anime ;  
 Sous les pieds de Caton j'ai su creuser l'abîme.

Il va, subitement, s'y trouver englouti,  
 Sans que de ce danger il ait rien pressenti;  
 C'est un coup que ma haine, avec art, lui ménage;  
 Je prétends éprouver ce superbe courage;  
 Je veux savoir si rien ne peut l'épouvanter.

SYPHAX.

Pour nous en éclaircir, allons tout apprêter.

*Fin du deuxième Acte.*



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PORCIUS, MARCUS.

MARCUS.

DE ton frère, en tout tems, tu connus la tendresse,  
C'est toi seul, Porcius, qui guidas sa jeunesse;  
Il n'eut jamais d'ami, de confident, que toi:  
Ses sentimens secrets, confiés à ta foi,  
D'une amitié si vive étaient le témoignage;  
L'aveu de son amour en est un nouveau gage.  
O toi! qui fus toujours dans le fond de mon cœur,  
Vois, d'un œil indulgent, ses transports, son erreur;  
Ne le repousse pas, c'est à toi qu'il s'adresse.

PORCIUS.

Je ne tournerai point à crime ta tendresse,  
L'amour et la vertu ne sont point ennemis;  
Mais l'amour aujourd'hui nous serait-il permis?  
Non, je répète encore, en faveur de ta gloire,  
Qu'indigne de Caton l'univers va te croire,  
Si dans ce jour fatal on te voit tourmenté  
D'une autre passion que de la liberté.  
Peut-être viendra-t-il un moment plus propice.

M A R C U S.

Tu demandes, mon frère, un trop grand sacrifice :  
 Un jour d'incertitude, à ce cœur languissant,  
 Est un siècle passé dans un affreux tourment.  
 Tu veux, à mes soupirs, que je mette une trêve,  
 De ma profonde plaie arrache donc le glaive ;  
 Calme la passion d'un malheureux amant ;  
 Fais qu'il cesse d'aimer, de brûler un moment...  
 Ah ! crois-moi, Porcius, cher ami que j'implore,  
 En vain j'ai combattu le feu qui me dévore ;  
 Dans ses progrès soudains rien n'a pu l'arrêter...  
 Tout obstacle, aujourd'hui, ne fait que l'irriter :  
 Eloigné de l'objet dont mon ame est remplie,  
 En soupirs impuissans je consume ma vie :  
 Et lorsque, quelquefois, favorisé des dieux,  
 De charmes adorés j'enivre ici mes yeux,  
 A ce bonheur suprême, hélas ! je me refuse ;  
 Mon ame est obsédée, inquiète, confuse ;  
 Le désordre fatal qui règne dans mes sens  
 Rend pénibles, rend vains ces précieux momens.

P O R C I U S.

Eh ! que puis-je, pour toi, dans ce trouble funeste ?

M A R C U S.

Ton secours, Porcius, est le seul qui me reste.  
 Toi, qui sais gouverner et ta bouche et ton cœur,  
 Adopte ici ma cause, et parle en ma faveur ;  
 Tu vois ce que je sens, c'est à toi de le dire  
 A l'insensible cœur pour qui Marcus soupire ;



Dis-lui de quelle ardeur ton frère est consumé ;  
Ah ! ne lui cache pas qu'il meurt s'il n'est aimé ;  
Dis , qu'un mot , qu'un seul mot peut lui rendre la vie...  
Que l'espérance , au moins , ne me soit point ravie !  
Qu'un regard moins cruel s'arrête enfin sur moi !  
Cher frère , cher ami , je me confie à toi.

P O R C I U S.

Hélas ! que prétends-tu ? ... Non , je ne puis , mon frère ,  
Tout , encor plus que toi , me condamne à me taire.

M A R C U S.

Tu refuses le bras qui me doit secourir !  
Tu pourrais me sauver , tu me laisses périr !

P O R C I U S.

Ne persiste donc pas , ta passion m'afflige ;  
Mais , aujourd'hui , de moi sais-tu ce qu'elle exige ?

M A R C U S.

J'exige , seulement , qu'on me dise mon sort ,  
Qu'on me donne , en ce jour , ou la vie ou la mort :  
Mon arrêt , quel qu'il soit , m'est toujours desirable ;  
L'ignorance où j'en suis , me rend trop misérable.  
Tes discours , tes efforts , sont ici superflus ;  
Le feu que tu combats s'en accroît d'autant plus ;  
Mon cœur est sourd à tout , et la voix du ciel même  
Viendrait me dire en vain que j'ai tort si je l'aime...  
Je voudrais , Porcius , que tu pusses sentir  
Quelqu'atteinte du mal que tu prétends guérir ;  
Compâtissant alors aux tourmens de ton frère ,  
Pour lui tu deviendrais un juge moins sévère.

P O R C I U S , ( à part. )

Que puis-je faire ? O dieux !... si mon amour paraît,  
Je suis son ennemi : si pourtant il se tait,  
L'on pourra m'accuser d'avoir trahi mon frère.

M A R C U S .

Le ciel guide , en ces lieux , sa marche solitaire :  
Quel éclat vient frapper ce lugubre palais !  
Regarde , considère , admire tant d'attraits ,  
Et persiste , persiste à me trouver coupable...  
Où chercherai-je donc un ami secourable ?...  
Je sens naître mon trouble et ma voix s'affaiblir ;  
C'est à toi de parler , d'implorer , de fléchir.  
Ma vie est maintenant dans les mains de mon frère.

## S C È N E II.

P O R C I U S , L U C I A .

L U C I A .

S'il est vrai qu'à Marcus j'ai le malheur de plaire  
Pourquoi semble-t-il donc m'éviter en ces lieux ?

P O R C I U S .

C'est ta victime , hélas ! qui s'échappe à tes yeux.  
Il n'est desir de gloire , il n'est crainte de blâme  
Qui puisse modérer ses transports et sa flamme.  
L'ame est atteinte , il souffre , il languit , il se meurt ,



Et son fougueux amour lui déchire le cœur.  
De vertu , de faiblesse , incroyable mélange !...  
Est-ce à moi , cependant , de le trouver étrange ?  
Non , je gémiss sur lui ; mais mon cœur , trop épris ,  
De son propre bonheur , goûte mieux tout le prix.

LUCIA.

L'amitié , quelquefois , veut un grand sacrifice ;  
Elle a de saints devoirs qu'il faut que l'on remplisse.  
Penses-tu que Marcus vît , d'un œil peu jaloux ,  
Porcius revêtu du nom de mon époux ?  
Ce nom , dans quelque tems que ton amour l'obtienne ,  
Trouvera-t-il jamais grace auprès de la sienne ?

PORCIUS.

Ce frère infortuné , dans son aveuglement ,  
De son propre rival a fait son confident :  
Hélas ! c'était trop peu : sa cruelle ignorance  
Remet ses intérêts aux mains de ma prudence ;  
Il conjure , il me presse ; et moi-même aujourd'hui ,  
C'est votre cœur qu'il faut que j'obtienne pour lui.  
Ce cœur qui s'est donné , ce cœur que je possède ,  
Ce cœur par qui je vis , faut-il que je lui cède ?  
Non , non... dissimulons mon bonheur à ses yeux ;  
Je n'en veux , pour témoins , que toi-même et les dieux ;  
Notre hymen en secret...

LUCIA.

N'achève pas , arrête :  
C'est à d'autres efforts que Lucia s'apprête...  
Je serais trop coupable , ô mon cher Porcius ;

Le déplorable amour que j'inspire à Marcus,  
 L'amitié de ta sœur, les bienfaits de ton père,  
 M'imposent en ce jour un devoir plus austère.  
 Lucie à leurs malheurs n'insultera jamais :  
 Que le ciel soit témoin du serment que j'en fais ;  
 De nos feux , à Marcus , j'épargnerai l'outrage ;  
 Ni de lui , ni de toi , je ne suis le partage.  
 Je ne veux point nourrir ton parricide espoir ;  
 Quoi qu'il m'en coûte , il faut renoncer à te voir ;  
 Il faut rompre les nœuds d'un amour si funeste.  
 Recevez mes sermens , vous , dieux que j'en atteste.

P O R C I U S.

Ah ! retiens , Lucia , ce vœu précipité :  
 Quel est l'abîme , ô ciel ! où je me vois jeté !

L U C I A.

Non , le ciel l'entendit ; le serment qui l'accable ,  
 Il l'a scellé déjà de son sceau redoutable ;  
 Et j'appelle sur moi la vengeance des dieux ,  
 S'il cessait un moment d'être devant mes yeux.

P O R C I U S.

D'étonnement , d'effroi je demeure immobile ,  
 Comme un coupable atteint dans son dernier asile ;  
 Incertain , égaré , privé de tous mes sens...  
 Tu veux ma mort... eh bien ! tu l'auras , je le sens.

L U C I A.

J'ai rempli pour mon cœur une tâche cruelle ,  
 A son pénible joug il n'est que trop rebelle :  
 Être devoir le condamne en vain à t'oublier ,



L'amour y règne ençor , l'occupe tout entier.

P O R C I U S.

Barbare , de ma mort ce cœur était avide.

L U C I A.

Ah ! ne m'appelle pas barbare , ni perfide :

A l'accent pénétrant de ton sombre chagrin ,

Tout mon sang , Porcius , se glace dans mon sein.

Ah ! cesse de m'aimer , c'est-là ma juste peine ;

Mais crois-tu qu'un instant je supporte ta haine ?

P O R C I U S.

Ainsi j'étais séduit par un songe trompeur ,

Et ce prompt coup de foudre en vient chasser l'erreur :

Je l'entends cette voix cruelle , inexorable ,

Qui jure de me rendre à jamais misérable.

Je reçois dans mon cœur ce trait envenimé...

Il me perce , il me brûle , et j'en suis consumé...

Pourquoi m'as-tu flatté d'une fausse espérance ?

Pourquoi déguisais-tu ta froide indifférence ?

Aveugle que je fus ! tu n'entretins mes feux

Que pour rendre ce coup plus sûr et plus affreux...

... Où suis-je ? Qu'ai-je fait... Elle est pâle et sans vie :

Jour affreux ! jour funeste !... Assassin de Lucie ,

Qui moi ! Porcius... moi , son époux , son amant ,

Prêt d'acheter sa vie au prix de tout mon sang...

Mon bras va me donner la mort que je mérite...

Qu'ai-je pu dire , hélas ! dans ma fureur subite ?

Pardonne à mon amour , il en a tout le tort ;

Ah ! prend pitié de moi , de mon malheureux sort...

Elle soupire, ô ciel! elle entend ma prière,  
Œil innocent et pur, tu revois la lumière.

L U C I A.

O Porcius, j'ai vu ton visage irrité,  
Et je survis encore au coup qu'il m'a porté...  
Douteras-tu du cœur d'une trop faible amante,  
De douleur et d'amour à tes pieds expirante.

P O R C I U S.

Mais ce vœu malheureux, mais ce cruel serment.

L U C I A.

Tout me le commandait impérieusement.  
Ne vois-tu pas les maux que notre hymen entraîne?  
Ma crainte, Porcius, te semble-t-elle vaine?  
Le cœur toujours rempli d'affreux pressentimens,  
Pourrais-je me livrer à tes embrassemens?  
De Caton irrité la voix trop redoutable,  
Déjà se fait entendre à mon ame coupable;  
Je vois tout se remplir et de trouble et d'horreur,  
Un frère menacé par un frère en fureur,  
Un époux immolé par ma propre tendresse.

P O R C I U S.

Je sens de tes motifs la force et la noblesse :  
J'approuve ton arrêt... malheureux! il le faut...  
Je ne t'outrage plus, cent fois mourir plutôt.  
De mes yeux obscurcis j'écarte le nuage :  
Ah! ta beauté plus pure après ce sombre orage,  
Luit d'un céleste éclat : ce vœux religieux



A répandu sur toi la majesté des Dieux...  
Que la vertu sur nous est une arme puissante  
Pour calmer de l'amour la flamme dévorante !  
J'adore et je chéris jusques à ta rigueur ,  
Jusques à cette loi qui fait tout mon malheur.

L U C I A.

Cache-moi , cher amant , la douleur qui t'opprime ;  
C'est bien assez pour moi de vaincre ma tendresse.  
Ah ! ne m'accable pas de tes regards touchans ,  
Ils me feraient , je crois , oublier mes sermens...  
Je m'éloigne de toi : mais mon trouble décèle  
Que la mort me serait mille fois moins cruelle.  
O Porcius , adieu , ciel ! adieu pour toujours.

P O R C I U S.

Qu'as-tu dit ? mot fatal d'où dépendent mes jours.

L U C I A.

Je dois fuir tes regards , tant que la destinée  
De Marcus à mon sort peut paraître enchaînée.  
Est-il quelque espérance ? En dois-tu concevoir ?

P O R C I U S.

Oui , déjà j'écoutais une sorte d'espoir ,  
Faible et courte lueur qui sut encor m'atteindre ,  
Flamme qui se ranime au moment de s'éteindre ,  
Mais bientôt , sans retour , se dissipe et s'enfuit ,  
Et me laisse plongé dans une épaisse nuit..  
Encor quelques instans ; du moins laisse à mon ame  
Le tems de se calmer.

LUCIA.

Je ne suis qu'une femme,  
Et je me suis vaincue à ce fatal moment.  
Toi qui dans les revers sus te montrer si grand...

PORCIUS.

Il est vrai jusqu'ici qu'avec quelque courage,  
Du sort qui nous poursuit j'ai supporté l'outrage;  
Mais contre le malheur qui m'accable aujourd'hui,  
Je ne sens point de force et ne vois point d'appui.

LUCIA.

Sur ma tête déjà j'entends gronder la foudre,  
Grands Dieux ! vous l'exigez, et je dois m'y résoudre :  
Mais celle, ô Porcius, que tu sus enflammer,  
Peut cesser de te voir et non pas de t'aimer.

## SCÈNE III.

PORCIUS, MARCUS.

MARCUS.

Ciel ! quel est le destin que ce regard m'annonce ?...  
Oui, c'est moi, Porcius, et j'attends ta réponse,  
Abrège son supplice, il semble confondu.

PORCIUS.

Il est vrai, je le suis.

MARCUS.

Parle : tout est perdu,



Finis pour moi : cette ame insensible , cruelle ,  
A dédaigné l'amant qui ne vit que pour elle ;  
Puisse-je , infortuné , l'oublier à jamais !

P O R C I U S.

Je ne puis le cacher , vos soupçons sont trop vrais ;  
Mais à d'austères vœux sans retour attachée ,  
Lucia de vos feux parut être touchée.

M A R C U S.

Eh bien ! c'en est assez ; mon sort est éclairci...  
Ah ! que ton amitié me sert bien ici !  
Me voilà satisfait , j'obtiens ce que j'implore...  
Elle a paru touchée ! eh ! que vouloir encore ?  
Que demander de plus ?... Dis-moi par quel pouvoir  
Tu sus en ma faveur à ce point l'émouvoir ,  
Quel art tu mis en œuvre , avec quelle éloquence  
Tu peignis de mes feux toute la violence.

P O R C I U S.

Je méritais sans doute un pareil traitement.

M A R C U S , ( *après un moment de silence.* )

Qu'ai-je dit , Porcius , dans mon égarement ?  
A ce funeste coup d'où dépendait ma vie ,  
D'un trouble trop cruel mon ame fut remplie...  
Mais quel bruit ? quel tumulte !.. où marchent nos soldats ?  
Qu'une fin glorieuse aurait pour moi d'appas !  
La main que j'adorais me perce et me déchire ,  
C'est la mort que j'invoque et pour qui je soupire.

P O R C I U S.

Marcus , c'est le signal : allons combattre , allons...

60 LE DERNIER DES ROMAINS,

Je me sens ranimé : doux espoir ! heureux sons !  
Calmons nos tristes cœurs , ne songeons qu'à la gloire.  
( *Ils sortent par un côté. Balnus et Sempronius entrent  
par l'autre.* )

---

SCÈNE IV.

SEMPRONIUS, BALNUS.

SEMPRONIUS.

Tu doutes ! Tu pourrais hésiter à me croire !  
Qu'exiges-tu de moi ? Te faut-il des sermens ?  
Faut-il prendre les Dieux à témoins ? J'y consens :  
Je les rends tous ici garans de ma parole ;  
L'espoir qu'elle a donné ne sera point frivole...  
On vient , ton poste est là ; je vais prendre le mien.  
Sois sûr de mon appui , montre-toi , ne crains rien.

---

SCÈNE V.

LES RÉVOLTÉS, BALNUS.

BALNUS.

Quoi ! pour Caton, romains, combattrons-nous sans cesse ?  
A quel point attend-il de voir notre détresse ?  
C'est peu que tant de maux aient éclairci nos rangs ,  
Il nous réserve ici des maux encor plus grands.  
Un siège sans espoir , l'horreur de la famine ,



Pourquoi ? pour prolonger notre guerre intestine ,  
Pour voir , jusqu'au dernier , immoler aujourd'hui  
Des Romains dont le sang a trop coulé pour lui.

---

## S C È N E   V I .

LES PRÉCÉDENS , CATON , LUCIUS ,  
PORCIUS , MARCUS , SEMPRONIUS .

C A T O N .

Qu'entends-je ? On se révolte , on parle de se rendre :  
Ah ! je vois votre but , je ne puis m'y méprendre :  
Achevez vos desseins : qu'attend-on ? me voici.

S E M P R O N I U S , (*à part.*)

Tout est muet , tout tremble , et le barbare aussi !

C A T O N .

Honte du nom Romain , légion infidelle ,  
A qui donc faisons-nous cette guerre cruelle ?  
Fallait-il tant tarder à demander des fers ? . . .  
Hommes vils , avouez aux yeux de l'univers ,  
Que vous n'engagiez point cette lutte sanglante ,  
Pour sauver des Romains la liberté mourante ;  
Qu'à vos yeux la patrie avait le dernier rang ,  
Et qu'au prix le plus vil estimant votre sang ,  
Vous n'aviez pour motif qu'un infâme pillage.  
Je le vois , l'or était le seul et noble gage  
De vos exploits . . . Allez , allez trouver César ,  
Du butin qu'il a fait , demandez votre part . . .

62 LE DERNIER DES ROMAINS,

Fallait-il échapper aux fureurs de la guerre,  
Et tromper de César l'honorable colère  
Pour recevoir du sort ce coup qu'il me gardait?  
Ah! que ne suis-je mort avant votre forfait! . . .

(*Se découvrant la poitrine*).

Voici mon sein, frappez, enfoncez-y le glaive.  
Sur le corps de Caton que votre bras se lève,  
Que celui qui se plaint frappe les premiers coups . . .  
Je vous crains peu, je n'ai que du mépris pour vous;  
Voyez-vous que mon front, à votre aspect pâlisse?  
Pensez-vous que jamais je cède et je fléchisse?  
O téméraire espoir que vous aviez conçu!  
O coup plus que mortel que mon cœur a reçu  
Des miens, de mes soldats! . . .

SEMPRONIUS, (*à part*.)

O fureur! ô supplice!

Timides conjurés, lâche et vile milice!

CATON.

Avez-vous oublié par qui dans les déserts,  
Les plus rudes sentiers étaient toujours ouverts?  
Qui, courant sans repos, dans ces plaines de sable  
Cherchait pour vous camper un endroit favorable,  
Et quand dans la retraite on était harcelé,  
Qui le dernier de tous gardait le défilé?

SEMPRONIUS.

A tant de lâcheté pourra-t-on jamais croire?  
Quel plus indigne trait a souillé notre gloire?  
Sont-ce là les soldats que Caton a conduits?



Où les égare-t-on ? Qui les aura séduits ?  
 Ces cœurs , dans leur devoir si long-tems inflexibles ,  
 A la corruption deviendraient accessibles ! . . .  
 Méritez le pardon , recouvrez votre honneur ,  
 Livrez-nous votre chef et votre séducteur.

B A L N U S , *s'avançant d'un air égaré.*

Et quel autre que toi ? . . .

S E M P R O N I U S.

Voilà le vrai coupable.

Il n'est à mes regards que trop reconnaissable ;  
 Ses perfides desseins m'étaient déjà connus.

( *Balrus est environné et saisi par ses soldats ;  
 il se fait un moment de silence.* )

B A L N U S.

Etre livré , grands Dieux ! et par Sempronius !

S E M P R O N I U S.

Oui , par moi , mais plus tard que je n'eusse dû faire.

B A L N U S.

O rage ! ô trahison ! . . . Et je pourrais me taire !

S E M P R O N I U S.

Non , non , tu parleras . . . Dis-nous , de tes fureurs  
 Les lâches confidens , nomme-les , parle . . . et meurs.

( *Se tournant vers Caton.* )

Qu'on s'en rapporte à moi , je veux par les supplices ,  
 De sa bouche arracher les noms de ses complices.

C A T O N.

Triste nécessité qui nous force à punir :

C'est un devoir sévère, il faut bien le remplir.  
 Vaillant Sempronius, je m'en fie à ton zèle ;  
 Mais je veux croire hélas ! qu'il est le seul rebelle :  
 Epargnons les tourmens, qu'il meure et que les dieux  
 Approfondissent seuls ses secrets odieux.

---

## SCÈNE VII.

SEMPRONIUS, BALNUS, GARDES.

BALNUS, *s'éloignant de ses gardes et s'approchant  
 de Sempronius.*

Il est tems maintenant de changer de langage :  
 Tu veux être fidèle au serment qui t'engage.

SEMPRONIUS.

Rend grace à sa clémence et trouve heureux ton sort,  
 Pour un si grand forfait c'est bien peu que la mort.

BALNUS.

O double perfidie ! ô foudres vengeresses !

SEMPRONIUS.

Lorsqu'un soldat obscur, sur la foi des promesses,  
 Dans un vaste complot a bien osé tremper,  
 Son insolent espoir doit enfin le tromper.  
 S'il a su consommer sa coupable entreprise,  
 Vil instrument qu'il est, bientôt on le méprise :  
 Mais si le lâche tremble, hésite et se trahit ;  
 Le supplice l'attend ; on le livre, il périt.



BALNUS.

Où, je marche à la mort : tiens-toi prêt à m'y suivre ;  
Tu ne tarderas pas.

SEMPRONIUS.

Gardes, qu'on me délivre  
De son infâme aspect qui souille mes regards ;  
Qu'il soit précipité du haut de nos remparts,  
Que l'ennemi confus contemple son supplice,  
Et rende des honneurs aux mânes d'un complice.

# SCÈNE VIII.

SEMPRONIUS, SYPHAX.

SYPHAX.

Il n'est plus qu'un parti ; le trouble est général ,  
Parais à notre tête, et donne le signal :  
Dirigeant sur Marcus notre attaque soudaine ,  
Nous nous emparerons de la porte prochaine ,  
Et bientôt nous serons dans le camp de César.

SEMPRONIUS.

Je sens de quel danger peut être le retard :  
Mais mon cœur se remplit de trouble et d'amertume ;  
Je songe à Fulvia ; tout mon feu se rallume.

SYPHAX.

Toi-même être occupé de cet indigne soin !

SEMPRONIUS.

Ce n'est pas de l'amour que je sens : j'en suis loint.  
 Sempronius sait peu ce que c'est que tendresse ;  
 Un autre désespoir, un autre trait me blesse ;  
 Syphax, je me flat tais que bientôt j'allais voir  
 La fille de Caton réduite en mon pouvoir ;  
 Que j'allais sous mes lois soumettre une rebelle.  
 La fortune envers moi n'est-elle pas cruelle ?

SYPHAX.

Eh quoi ! tu peux encore aspirer à ce bien ;  
 Pourquoi désespérer ? Syphax est ton soutien ,  
 Il songe à te venger, il te sert, il te guide ;  
 Brave Sempronius, toi que rien n'intimide ,  
 Qui te fait hésiter ? qui t'empêche, dis-moi,  
 Qu'à l'instant, tout-à-l'heure . . .

SEMPRONIUS.

Eh bien !

SYPHAX.

Elle est à toi.

SEMPRONIUS.

Mais , jusque chez Caton , comment nous introduire ?  
 Des esclaves sont là, des gardes à séduire.

SYPHAX.

Tu sais que ce palais est ouvert à Juba ;  
 C'est sous ce nom cheri que l'on l'annoncera :  
 Un panache voilant ton regard intrépide ,  
 Ses habits, son coursier , une garde Numide ;



A ces indices sûrs et pleins de vérité,  
Devant toi, tout obstacle est bientôt écarté.

SEMPRONIUS.

Ingénieux Syphax, tu me rends à la vie :  
Mon cœur s'ouvre à la joie, et mon ame est ravie.  
Dieux ! je serai vengé, mes vœux sont accomplis....  
Je prévois sa fureur, je jouis de ses cris,  
Je vois étinceler cette beauté sévère,  
Et ses traits s'embellir du feu de la colère.  
Allons, je suis trahi par mes lâches Romains,  
Je n'ai que toi, Syphax, je me mets dans tes mains.  
La rage et le dépit me servent de prudence ;  
Notre sort est commun, marchons à la vengeance.

*Fin du troisième Acte.*

## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SEMPRONIUS, *sous l'habit de Juba*, GARDES  
NUMIDES.

SEMPRONIUS.

Ce palais est désert, tout me seconde ici :

Heureux déguisement, comme il m'a réussi !

Je suis maître en ces lieux, le reste m'est facile,

Je saurai pénétrer jusque dans son asile. . .

Gloire, vengeance, amour, plaisirs dignes des dieux,

Quel moment ! Qui jamais vous aura goûtés mieux ?

Qu'entends-je ? quelqu'un vient : O déplaisir extrême !

Des Numides ! c'est lui. . . c'est Juba, c'est lui-même :

Dieux ! où fuir ?.. Mais non... non, qu'il vienne, il périra.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, JUBA ET SES GARDES.

JUBA.

Quelqu'un s'est introduit sous le nom de Juba !

Qui s'ose ainsi jouer du roi de Numidie ?

SEMPRONIUS.

Qui ? tu vas le savoir : contente ton envie ;



Connais Sempronius... Et pèris de sa main.

JUBA, (*évitant le coup.*)

O Dieux ! O Fulvia ! ... tu chancelles, Romain.

(*Sempronius tombe, et ses Numides se rendent aux Gardes de Juba.*)

SEMPRONIUS, (*mourant.*)

Quoi ! je meurs, je descends dans le sombre Tartare,  
Et j'y descends percé de la main d'un barbare !  
Je meurs, et dans ces lieux ! sous ce honteux habit !  
Je meurs pour une femme !... O rage ! Et Caton vit ;  
Telle est des dieux jaloux la vengeance suprême...  
En puisses-tu, barbare, être traité de même.

(*Il meurt.*)

JUBA.

Inutile colère et vains rugissemens,  
Monstre encore furieux à ses derniers momens...  
Des traîtres à leur prince appellent ma vengeance :  
Menons-les à Caton, afin que sa prudence  
Soit éclairée à tems sur ce nouveau complot.

SCÈNE III

LUCIA, FULVIA ET JUBA *ensuite.*

LUCIA.

J'entends le moindre bruit, je m'alarme aussitôt...  
C'étaient des cris confus, et le choc des épées...

Que mes craintes, ô ciel ! puissent être trompées !  
 J'ai cru de Porcius entendre aussi la voix. . .  
 Mes yeux me trompent-ils ? C'est du sang que je vois.

F U L V I A.

Il est trop vrai, Lucie, oui, du sang, ah ! regarde,  
 Un Numide. Comment ? . . . c'est quelqu'un de sa garde. . .  
 Quel odieux forfait s'est donc ici commis ?  
 Je tressaille d'horreur, j'avance et je frémis. . .  
 C'est la pourpre royale ! . . . Ah ! c'est Juba lui-même.  
*(Elle tombe dans les bras de Lucia.)*

L U C I A.

Dieux ! sont-ce là les coups de votre main suprême ?  
 Avec tant de rigueur devez-vous nous punir  
 D'admirer la vertu, de la savoir chérir ? . . .  
 Puisses-tu résister à cotte épreuve affreuse.

F U L V I A.

J'y résiste, et j'en suis encor plus malheureuse.  
 Ce corps percé de coups, défiguré, sanglant ;  
 C'est celui de Juba, c'est celui d'un amant :  
 Oui, d'un amant chéri, d'un amant que j'adore ;  
 Il est sans mouvement, et je respire encore ;  
 Ses yeux ne me voient plus, il n'entend plus ma voix. . .  
 Si du moins sur mon cœur il eût connu ses droits !  
 Si du moins il fût mort, certain de ma tendresse.

*(Juba entre en écoutant.)*

Cher amant, ah ! je puis l'avouer sans faiblesse ;  
 La tendre Fulvia ne vivait que pour toi ;  
 Ses larmes, ses soupirs, ses sanglots en font foi.



JUBA, (*à part.*)

C'était Sempronius... ô lumière cruelle!

LUCIA.

Victime d'une flamme aussi peu criminelle,  
Je ne me souviens plus de mon propre malheur,  
Le destin m'a traitée avec moins de rigueur.

FULVIA.

Ce destin sans pitié dont je suis poursuivie,  
Me donne mille morts, et me laisse la vie;  
Il n'avait donc pas fait assez pour mon malheur?  
Il fallait réunir, pour déchirer mon cœur,  
Les tourmens de l'amour à ceux de la nature.

JUBA, (*à part.*)

Perfide! approchent-ils des tourmens que j'endure?

FULVIA.

Qui fut mieux partagé de ces dons précieux,  
Faits pour toucher le cœur et séduire les yeux?  
Me livrant à l'attrait de ce charme insensible,  
Hélas! je me liai d'une chaîne invincible.  
Oui, je fus en naissant destinée aux douleurs;  
Le terme de ma vie est celui de mes pleurs...  
O héros! vrai Romain, ame noble, ame pure.

JUBA, (*à part.*)

Un traître, un furieux, un infâme, un parjure!

FULVIA.

O l'amant de mon cœur! ô Juba, cher Juba!

JUBA, (*à part.*)

Entends-je bien ? Eh oui , cet habit la trompa.

FULVIA.

Ah ! je l'appelle en vain , de ma voix lamentable  
 Je ne fléchirai pas la mort inexorable.  
 Il n'est plus , et jamais ne connut mon amour !  
 A ses tendres soupirs mon cœur paraissait sourd ,  
 Tandis que me cachant , et dévorant ma flamme ,  
 Chacun d'eux pénétrait jusqu'au fond de mon ame...  
 J'étais tremblante , émue et prête à me trahir ;  
 Mais un barbare honneur venait me retenir.

JUBA.

Quel changement subit s'est fait dans tout mon être !  
 Quelle félicité m'entoure et me pénètre !

FULVIA.

O restes précieux de ce prince adoré ,  
 L'amour , par la vertu n'étant plus modéré ,  
 Obtenez-en ici le triste et premier gage ;  
 Recevez de mes feux cet ardent témoignage :  
 Oh ! que je vous embrasse.

JUBA, (*se jetant entre deux.*)

Il vit , et le voilà ;  
 Il est à tes genoux , le trop heureux Juba ;  
 Il vit ; il entendit l'aveu de ta tendresse :  
 Aveu dont chaque mot le plonge dans l'ivresse.

FULVIA.

Est-ce un songe ? est-ce vous ?... Si Juba vit , grands dieux !



Quel est le corps sanglant que j'ai devant les yeux ?

J U B A.

Celui d'un sénateur , la honte de sa race ,  
D'un traître , dont mon bras vient de punir l'audace ,  
A peine suis-je instruit de ses affreux desseins ;  
Caton les connaîtra , le fil est dans ses mains .  
J'étais allé l'instruire , et rempli de ma flamme ,  
Ayant laissé ces lieux souillés d'un sang infâme ;  
J'accours , et vois tes pleurs ; pleurs qui font mon bonheur ,  
Qui , d'un torrent de joie , ont inondé mon cœur .

F U L V I A.

A ce choc imprévu le mien fut sans défense ;  
Il m'a fait de l'amour éprouver la puissance .  
Connais-le donc ce feu qui brûlait dans mon sein ,  
Que j'ignorais moi-même... et dont mon cœur est plein .

J U B A.

Est-il vrai ? puis-je croire à ce bonheur suprême ?  
Est-ce toi qui me dis ?... Ah ! dis encor .

F U L V I A.

Toi-même ,

Est-il vrai que tu vis ? ne me trompé-je pas ?

J U B A.

Ah ! pour me rappeler des portes du trépas ,  
M'arracher à la mort et me rendre à la viet ,  
Sans doute il eût suffi de la voix de Fulvie .

F U L V I A.

C'est donc en vain , ô dieux ! que j'ai tant combattu ;  
L'amour avait ce trait , et l'amour a vaincu .

J U B A.

O moment plein d'attraits ! ô bonheur de mon ame !  
 J'étais, je suis aimé... Tu partages ma flamme !

F U L V I A.

De trop de sentimens j'éprouve le concours ;  
 Approche , Lucia , j'ai besoin de secours ;  
 Viens , viens guider les pas de ta tremblante amie ;  
 Tu sais si sa vertu se serait démentie ;  
 Pour montrer ma faiblesse aux yeux de mon amant ;  
 Il fallait que les miens le vissent expirant.

## S C È N E I V.

J U B A , *seul.*

Que César à longs traits s'enivre de sa gloire ;  
 Que me font ses succès , que me fait sa victoire ?  
 Qu'il triomphe à son gré de tous ses ennemis ,  
 Qu'il contemple à ses pieds tout l'univers soumis ,  
 Qu'il dispute l'empire au maître du tonnerre ;  
 C'est mon sort mille fois , mon sort que je préfère.

## S C È N E V.

C A T O N , L U C I U S , S È N A T E U R S .

L U C I U S .

Un si hardi forfait en ces lieux entrepris !  
 Sempronius d'accord avec nos ennemis !



C'est là ce qu'annonçait cette fureur étrange.

C A T O N.

Oui, mon cher Lucius, sa trahison te venge.  
Sans surprise je vois ce nouvel attentat ;  
Les crimes sont le fruit des troubles de l'État ;  
Mais mon cœur est flétri d'une douleur profonde  
A l'aspect des fureurs qui désolent le monde,  
Et ce n'est qu'à regret que je vois tous les jours  
Lever l'astre qui vient en éclairer le cours.

---

## S C È N E V I.

LES PRÉCÉDENS, P O R C I U S.

P O R C I U S.

O Rome, c'en est fait ; les dieux t'ont condamnée,  
En vain nous défendons ta cause infortunée !

C A T O N.

César a-t-il encore immolé des Romains ?

P O R C I U S.

Tout conspire pour lui, tout nous livre en ses mains :  
Syphax, accompagné de sa troupe Numide,  
Écartant aisément une foule timide,  
A surpris tout-à-coup le poste de Marcus,  
Le traître était d'accord avec Sempronius.

C A T O N.

Pour moi la perfidie a cessé d'être amère...

76 LE DERNIER DES ROMAINS,

Vole, s'il en est tems, au secours de ton frère.

(*Porcius sort.*)

Le destin contre nous se montre trop constant;  
Il faut, cher Lucius, que tout cède au torrent;  
César est maître enfin de Rome et de la terre;  
D'un dernier ennemi je songe à le défaire.

L U C I U S.

Ah! que Rome revoie un Romain dans son sein.  
Le nom seul de Caton y servirait de frein.  
Ta perte comblera les maux de la patrie;  
Elle appelle tes soins, et demande ta vie.

C A T O N.

Tu veux peut-être aussi, confident de César,  
Me voir dans sa faveur accepter une part;  
Et, comblé des bienfaits de sa bonté puissante,  
Joindre à tant d'autres voix ma voix reconnaissante,  
Concourir de mon zèle à ses vastes projets,  
Enseigner aux Romains qu'ils sont tous ses sujets.  
Juba vient, il hésite, il craint mon front sévère;  
Son trouble fait briller son noble caractère.

---

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, J U B A.

J U B A.

Un Numide peut-il paraître devant toi?  
Et mes propres sermens sont-ils dignes de foi?



CATON.

Il n'est rien de commun entre un lâche, un perfide,  
Et celui dont l'honneur en tout tems est le guide.  
Les traîtres, ô Juba, sont de tous les pays :  
Quoi ! par un sénateur n'étions-nous pas trahis ?

JUBA.

De mon aveuglement j'apprends à me défaire ;  
Mes yeux avec horreur s'arrêtent sur la terre.  
Je n'y vois que forfaits, lâchetés, trahisons ;  
Ce siècle en a donné de nouvelles leçons.  
Dessermens, des bienfaits il n'est plus de mémoire ;  
Être ingrat et parjure est un sujet de gloire.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS, PORCIUS.

PORCIUS.

O céleste courroux !... ô douleurs !... que de maux !  
L'infortuné Marcus...

CATON.

Quels sont ces cris nouveaux ?  
Qu'a-t-il fait ? a-t-il fui devant son adversaire ?

PORCIUS.

J'obéis, plein d'ardeur, aux ordres de mon père,  
Je vole à son secours, mais il n'était plus tems :  
Je vois Marcus porté sur les bras de ses gens,

78 LE DERNIER DES ROMAINS,

Tout son corps semblait être une seule blessure...  
Il expire à mes yeux, l'âme contente et pure.

C A T O N.

Rendons grâces aux Dieux, il a fait son devoir.

P O R C I U S.

On l'apporte, en ces lieux bientôt vous l'allez voir,  
Ce Romain généreux, cette noble victime,  
Qui d'un traître, en mourant, a su punir le crime :  
S'attachant à Syphax, il ne le quitta pas  
Qu'il ne fût tombé mort sous l'effort de son bras.

C A T O N, (*allant à la rencontre du corps.*)

Le voilà ce cher fils... Que mon âme est émue!  
C'est de joie ; approchez, n'en privez pas ma vue...  
Laissez, laissez-le moi contempler un instant...  
Montrez-moi chaque plaie...  
. . . . . Ah ! me voici content.  
Qu'il est doux, au Romain, de perdre ainsi la vie !  
Qu'il est doux de mourir, quand c'est pour la patrie !  
N'est-il pas vrai, mon fils, tu le sais, réponds-moi?...  
C'est le sort que toujours j'ai désiré pour toi ;  
C'est celui des héros, des enfans de la gloire...  
Laissons, laissons César célébrer sa victoire,  
Ton triomphe est plus beau, j'y mets bien plus de prix...  
Je ne puis me lasser de contempler mon fils ;  
Quelle noble fierté brille sur son visage !  
La mort même n'a pas abattu son courage...  
Vous gémissiez ! pourquoi ! Pourquoi cette douleur ?  
Vous affligeriez-vous de mon propre malheur ?



Romains, pleureriez-vous l'infortune d'un homme?  
Hélas ! il faut plutôt que vous pleuriez sur Rome.  
Mon destin serait doux, il n'aurait rien d'affreux,  
Si Rome incessamment ne s'offrait à mes yeux.  
Rome, l'étonnement et la gloire du monde,  
Qui de tant de héros fut la mère féconde,  
Ville si chère aux Dieux, la voici maintenant  
Sous le joug d'un mortel courbée honteusement.  
La liberté n'est plus, je n'ai plus de patrie !  
Ah ! tout courage manque à mon ame flétrie.

J U B A, (*à part.*)

O grandeur ! ô vertu ! pour Rome il a des pleurs,  
Et paraît insensible à ses propres malheurs.

C A T O N.

C'était donc pour César que les armes romaines,  
De l'univers conquis nous remettaient les rênes !  
Pour lui les Décius se dévouaient au sort !  
Pour lui les Régulus allaient chercher la mort !  
Pour lui les Scipion ont subjugué l'Afrique !  
Pour lui seul, tant de traits de valeur héroïque !  
Pour lui de notre sang tant de flots répandus !

L U C I U S.

Il n'est plus d'espérance, hélas ! il n'en est plus.  
Tu sus braver César, fuis, Caton, sa vengeance :  
Le Sénat n'a d'appui qu'en toi, qu'en ta prudence ;  
Prêt à franchir les mers, à te suivre en tous lieux,  
Il abandonnera sa patrie et ses Dieux ;  
Mais ne rends pas son sort encor plus déplorable ;

Ah ! ne le prive pas d'un chef irréparable,  
 D'un nom qui peut encor lui prêter son éclat,  
 Le salut de Caton est celui de l'État.  
 Viens, au fer de César dérobons notre vie,  
 Il n'est rien de honteux à fuir la tyrannie.

C A T O N.

Sois tranquille sur moi, je suis hors de danger :  
 Les Dieux, contre César, sauront me protéger,  
 Ils sauront détourner l'orage de ma tête.  
 Mais, pour vous, sénateurs, que rien ne vous arrête :  
 J'ai de votre départ ordonné les apprêts,  
 J'espère que bientôt vos vaisseaux seront prêts.  
 Tous ceux qui, de César, redoutent la vengeance,  
 Doivent fuir loin des lieux soumis à sa puissance :  
 Ceux qui, dans sa grande ame, osent se confier,  
 Pourront jeter sur moi le crime tout entier.  
 Ah ! puis-je m'occuper de ma propre infortune,  
 De ce reste flétri d'une vie importune ?  
 C'est de vous que je plains le destin rigoureux,  
 Vous, fidèles amis, vous, Romains généreux.

(*Se tournant vers le corps.*)

Fils chéri, fils heureux, intrépide jeune homme ;  
 C'était bien là mon sang, il a coulé pour Rome...  
 O trépas glorieux ! Oh séduisante mort !  
 Oui, d'un regard jaloux, je contemple ton sort.  
 Mais c'est en vain, hélas ! que je lui porte envie,  
 Sans gloire, désormais, il faut finir sa vie.

*Fin du quatrième Acte.*



## A C T E V.

## S C È N E P R E M I È R E.

C A T O N (seul),

*(Ayant dans les mains le livre de l'immortalité de l'ame, de Platon, une épée nue sur la table.)*

OUI, Platon, tu dis vrai; tout, en moi, m'en instruit;  
Oui, ce fragile corps peut seul être détruit,  
A l'ame d'où viendrait l'envie immodérée,  
Le besoin d'exister dont elle est dévorée?  
D'où la profonde horreur qu'on a pour le néant?  
Et qu'à n'être plus rien l'on songe en frémissant?  
L'insatiable ardeur qui l'agite et l'enflamme,  
Est un pressentiment qui décèle notre ame...  
Mais quel est-il ce ciel qui m'attend et me fuit,  
Cette terre de vie où la mort me conduit?  
Que, pour les vains mortels, la route en est obscure!  
Ah! Je m'en fie au Dieu qu'annonce la nature:  
Moteur de l'univers, architecte des cieux,  
N'as-tu d'autre pouvoir que d'étonner mes yeux?  
Es-tu sans sentiment, sans vertu, sans justice?  
Non, tout me dit, qu'aux bons tu dois être propice...  
Une nouvelle vie! Un état inconnu!  
De lumière, sur nous, un torrent répandu!

Voilà quel est le but vers lequel je m'avance :  
Mais mon esprit se perd aussitôt que j'y pense.  
Vers ce but , par degrés , me verrai-je entraîner ?  
Un changement subit va-t-il m'environner ?  
Où tendre ! où s'arrêter dans cet espace immense ?  
Et quelle idée avoir de cette autre existence ?  
Pénible incertitude ! Ah ! je la veux finir :  
Je suis las de douter , ceci va m'éclaircir.

*( Il met la main sur son épée. )*

Triste fatalité ! destin à qui tout cède ,  
Voici contre vos coups l'infailible remède.  
De l'immortalité ce glaive ouvrant le port ,  
Va m'apporter la vie en me donnant la mort :  
L'ame voit sans effroi sa lame étincelante ,  
Et brave le courroux de la parque impuissante.  
Les monts , d'un feu subit , peuvent bien s'embrâser ,  
Les astres tout-à-coup s'éteindre ou s'éclipser ,  
Les élémens se faire une guerre éternelle ,  
L'ame est inaccessible et rien n'agit sur elle . . .  
Que la mort au méchant soit un objet d'horreur ,  
L'homme de bien y voit l'aurore du bonheur ;  
Quand elle tarde trop , son bras sait bien l'atteindre ,  
Il sait la desirer et ne sait pas la craindre.  
Rien ne trouble ma joie : ô jour délicieux !  
La tyrannie enfin sera loin de mes yeux :  
Cela seul me suffit ; en faut-il davantage  
Pour donner du ressort au plus faible courage ?  
Mais je ne sais , mes yeux paraissent s'obscurcir ,  
Mes membres fatigués semblent s'appesantir ,  
Je ne puis surmonter la langueur où je tombe ,



J'ai besoin de repos, la nature succombe :  
Cédons à ses desirs pour la dernière fois ,  
Mon ame bientôt calme et ferme dans son choix ,  
Guidant mieux le tranchant de ce fer secourable ,  
Va s'éveiller au sein d'un bonheur immuable . . .  
En attendant la mort le sommeil vient s'offrir ,  
L'un ou l'autre, qu'importe, ou dormir ou mourir ?

---

SCÈNE II.

CATON, PORCIUS.

PORCIUS, *entrant doucement.*

J'ai toujours respecté les ordres de mon père :  
Mais je vois tout à craindre , et sa vie est trop chère.

CATON.

Quoi ! quelqu'un malgré moi pénètre dans ces lieux.  
Plus de loi, plus de frein !... Mais qui s'offre à mes yeux ?  
Qui vois-je ? Porcius : eh ! que prétend-il faire ?

PORCIUS.

Oui, j'ose bien ici risquer de vous déplaire :  
Ah ! mon père, ah ! pourquoi ce glaive devant vous ?

(*Il saisit l'épée.*)

Cet instrument de mort, il nous menace tous.

CATON.

Que faites-vous, mon fils ? cessez, je vous l'ordonne.

P O R C I U S.

Voyez l'infortuné que son père abandonne,  
D'une fille écoutez les sanglots douloureux,  
Songez à secourir des amis malheureux.

C A T O N.

Tu prétends donc livrer ton père à l'esclavage,  
Le garder à la honte et peut-être à l'outrage? . . .  
Il résiste! grands dieux! mon propre fils!

P O R C I U S, *rendant l'épée.*

Eh bien!

Mais, avant votre cœur, percez d'abord le mien.

C A T O N, *se levant l'épée à la main.*

Que maintenant César, m'enviant mon asile,  
De ses fiers bataillons environne la ville,  
Que de mille vaisseaux il bloque notre port,  
Qu'à des traîtres enfin il prodigue son or . . .

P O R C I U S.

Ah! pardonnez, mon père, aux trop justes alarmes  
D'un fils désespéré, pardonnez à ses larmes;  
Ne vous irritez pas de ses vœux trop ardents,  
Accordez quelque chose à vos tristes enfans.

C A T O N.

Va, je ne sens que trop le prix de leur tendresse;  
Elle ferait connaître à Caton la faiblesse!  
Sèche tes pleurs, mon fils, il me serait affreux  
De penser que c'est moi qui vous rend malheureux;  
Moi que vous consoliez dès votre tendre enfance,



Moi dont vos vertus sont la plus douce espérance ;  
 Moi qui, de votre part, n'éprouvai de douleur  
 Que de vous voir hélas ! trop sentir mon malheur.  
 Ah ! c'est de votre amour que j'ai droit de me plaindre,  
 Vos pleurs sont l'ennemi que je dois le plus craindre...  
 Mais non , je vous verrai toujours dignes de moi ,  
 Vous l'êtes , et le sang de Marcus en fait foi . . .  
 Le tems fuit , Porcius , et l'ennemi s'avance ,  
 Je redoute ce calme et ce profond silence :  
 Je crains que nos amis n'éprouvent du retard ,  
 S'ils ne sont point en mer , fais hâter leur départ ;  
 Qu'ils parlent sans attendre un vent plus favorable :  
 Ah ! le danger des fers est le plus redoutable.  
 Moi je vais cependant , las de tant de travaux ,  
 Accorder à mes sens un moment de repos.

P O R C I U S , *seul.*

Tous les tourmens du cœur me déchirent ensemble.

SCÈNE III.

P O R C I U S , F U L V I A .

F U L V I A .

Mon père... Que fait-il?... que m'apprends-tu?... Je tremble.

P O R C I U S .

Il entendit mes vœux , je l'ai laissé calmé ;  
 Il sait de ses enfans combien il est aimé ,  
 Prévoyant du complot la trop funeste suite ,

Il veut que du Sénat j'aïlle hâter la fuite ,  
Et pressé, m'a-t-il dit, d'un sommeil bienfaisant ,  
Il s'est retiré seul dans cet appartement.

---

SCÈNE IV.

FULVIA, *seule.*

Etre sage et puissant qui conduis toute chose ,  
Toi, dans les bras de qui l'homme juste repose ,  
Verse sur son sommeil quelque songe serein  
Qui dissipe l'horreur de ce sombre chagrin ;  
Fais renaître chez lui quelque amour pour la vie ,  
Conserve ce grand homme aux vœux de la patrie.

---

SCÈNE V.

FULVIA, LUCIA.

LUCIA.

Que faut-il craindre, hélas ! que faut-il espérer ?  
A quelle fin ici faut-il se préparer ?  
Va-t-il chercher César pour braver sa colère ,  
Ou de sa propre main terminer sa carrière ?

FULVIA.

O dieux ! que dites-vous, c'est de quoi nous tremblons,  
Mais son cœur est pour nous et nous le fléchirons.



L U C I A.

Vous voulez , Fulvia , qu'il consente de vivre !  
Que Caton à César se remette et se livre !  
Vous voulez qu'il souscrive à l'accommodement !  
Que votre amour , hélas ! vous aveugle aisément !  
Qu'avec peu de raison votre tendresse espère !  
Que vous connaissez peu l'ame de votre père ! . . .  
Supérieur au destin , et le rival des dieux ,  
Céder à leur arrêt est honteux à ses yeux .  
En vain des maux sans nombre ont frappé notre race ,  
En vain d'antiques lois à d'autres ont fait place .  
Tout l'édifice en vain s'écroule autour de lui .  
Caton reste debout sur son dernier appui :  
Il attend qu'il s'ébranle et qu'il le précipite ;  
La mort est sa ressource unique et favorite .

F U L V I A.

Pourquoi m'ôter l'espoir et me glacer d'effroi ?  
Si je suis dans l'erreur , hélas ! laisses-y-moi .  
Toi-même me trahir ! Combien je suis à plaindre !  
Non , Caton n'est point tel que tu veux le dépeindre ;  
Autant il fait paraître au Sénat de grandeur ,  
Autant parmi les siens il montre de douceur :  
Pourquoi ne veux-tu pas qu'il se rende à nos larmes ?

L U C I A.

O dieux ! c'est moi qui viens réveiller tes alarmes ,  
Les accroître et m'en faire un barbare plaisir ,  
Au lieu de tendres soins que je devrais t'offrir ,  
Au lieu de ranimer ce rayon d'espérance ;

Je vois qu'avec l'amour il n'est plus d'innocence  
 Le cœur qui sacrifie à ce fatal autel,  
 De vertueux devient aisément criminel . . .  
 Avouerai-je du mien et l'horreur et la honte?  
 O crime, ô passion qu'aucun effort ne dompte!  
 J'ai vu périr Marcus . . . Un héros! un Romain.  
 J'ai cru sentir la joie en ce cœur inhumain.

## SCÈNE V

LES PRÉCÉDENS, LUCIUS.

LUCIUS.

Quel que soit mon destin, je resterai, ma fille :  
 Chacun fuit, oubliant et patrie et famille ;  
 Mais puis-je me résoudre à vivre loin de toi ?  
 Ou vers d'affreux climats, te traînant avec moi,  
 Consumer tes beaux jours dans un exil austère,  
 Au pouvoir de César peu sûr de me soustraire ?  
 Ah! si ton père encor peut desirer la paix,  
 C'est par toi, c'est pour toi qu'il en sent les attraits.  
 Les dieux m'ont tout ôté, mais ta seule tendresse  
 Est un trésor si grand que leur bonté me laisse!

LUCIA.

Non, mon père, fuyons, allons chercher des lieux  
 Qui puissent me cacher moi-même à tous les yeux ;  
 Moi coupable d'un sang dont fume encor la terre,  
 Dois-je exposer pour moi jusqu'aux jours de mon père ?



L U C I U S.

Que dis-tu?... quel transport?...

L U C I A.

N'attendons pas César;

Fuyons, fuyons mon père.

L U C I U S.

Il est déjà trop tard :

Nos vaisseaux ont quitté ce malheureux rivage ,

L'air mugissait au loin, ils ont bravé l'orage . . .

Mais que vois-je?... Comment! des soupirs! des sanglots!

Tu voudrais être en proie à la fureur des flots?

Tu voudrais, fugitive, abandonnée, errante,

Dans le fond des déserts t'ensevelir vivante?

Ah! cesse d'accuser un bras peu généreux,

Laisse un père avec toi se croire encor heureux.

## S C È N E   V I I.

L E S   P R É C É D E N S ,   J U B A.

J U B A.

Ami, je suis sorti, j'ai vu l'aigle Romaine,

Déjà deux légions s'avancent dans la plaine.

Tout retentit au loin de leurs cris menaçans,

Nos efforts seront vains et nos bras impuissans.

F U L V I A.

Quel est ce bruit confus?... N'entends-je pas des plaintes?

Ciel! mon père...

J U B A.

Et pourquoi de si funestes craintes ?  
Ce mouvement subit doit-il vous étonner,  
Et Caton n'a-t-il pas des ordres à donner ?

F U L V I A.

Je l'entends, je l'entends, c'est sa voix gémissante.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCEDENS, PORCIUS.

P O R C I U S, *arrétant Fulvia qui veut entrer  
dans l'appartement de Caton.*

Que veux-tu ? Que prétend ta tendresse impuissante ?  
Oui, Caton s'est frappé ; mais au même moment,  
J'accourais le cœur plein d'un noir pressentiment,  
Et je retins son bras, qui d'un coup plus funeste,  
Allait d'un sang chéri répandre tout le reste.  
Sa plaie est peu profonde, il reçoit des secours,  
Nous pouvons espérer de conserver ses jours.

SCÈNE IX.

LES PRÉCEDENS, CATON *apporté sur un  
fauteuil par ses esclaves.*

C A T O N.

Mes enfans, mes amis, approchez, je vous prie..



Eh quoi ! c'est Lucius ! mais la flotte est partie.  
Au sort des miens ici tu t'es donc confié ;  
Ah ! je reconnais là ta constante amitié :  
Fais qu'entre nos enfans elle puisse revivre ,  
Que mon fils soit le tien , permets-lui de te suivre ;  
De deux cœurs vertueux unissons les destins ,  
Puisse nos rejetons être un jour des Romains...  
Toi , ma fille , consens , pour prix de son courage ,  
Qu'à ce jeune héros je te donne en partage ;  
De ton père mourant reçois encor la loi ,  
Ce prince est un Romain , il est digne de toi ;  
Il sera ton soutien , et ma fille chérie  
Va trouver dans Zama sa nouvelle patrie...  
Mes enfans , n'allez pas fléchir servilement ,  
Vous-mêmes prévenez votre bannissement ;  
Fuyez tous , fuyez loin des exemples perfides ,  
Que donnent à l'envi tant de Romains timides ;  
Mais conservez toujours le souvenir profond  
De celui qu'en ce jour vous a donné Caton.  
Adieu , soyez heureux ; c'est l'ardente prière  
Qu'un père adresse aux dieux à son heure dernière.  
Oui , votre père touche à ses derniers momens :  
Vos soins sont superflus , ô mes tendres enfans ,  
Ma plaie est incurable , et ma main était sûre ;  
Laissez , laissez saigner cette douce blessure.

*( Il arrache l'appareil. )*

*( Il se fait un frémissement sur le théâtre. )*

Quoi ! d'où viennent ces cris ? Qu'avez-vous à frémir ?  
Qu'est-ce donc , mes amis , ai-je tort de mourir ?

Voulez-vous que j'attende à sortir de la vie ,  
 Que je me sois couvert de quelqu'ignominie ,  
 Que j'aie abandonné le sentier de l'honneur ?  
 La mort n'a rien d'affreux , n'en ayez point d'horreur :  
 Elle vient , je la vois , je la sens , je la touche ,  
 Elle obscurcit mes yeux , elle glace ma bouche...  
 Je finis... je m'éteins... sans douleur... sans efforts...  
 L'âme , pleine d'espoir , se dégage du corps.

F I N.



